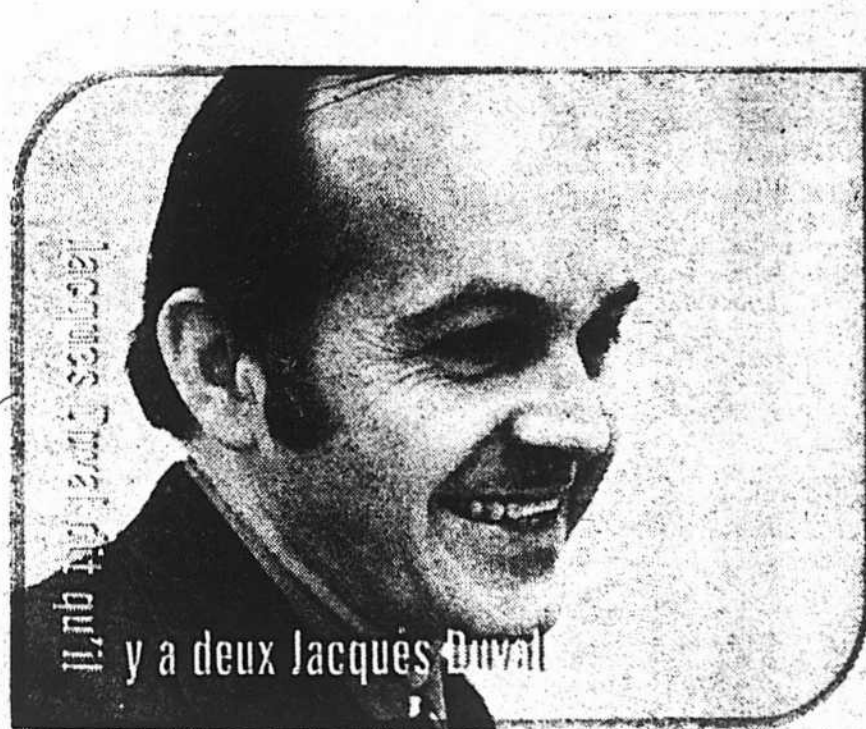
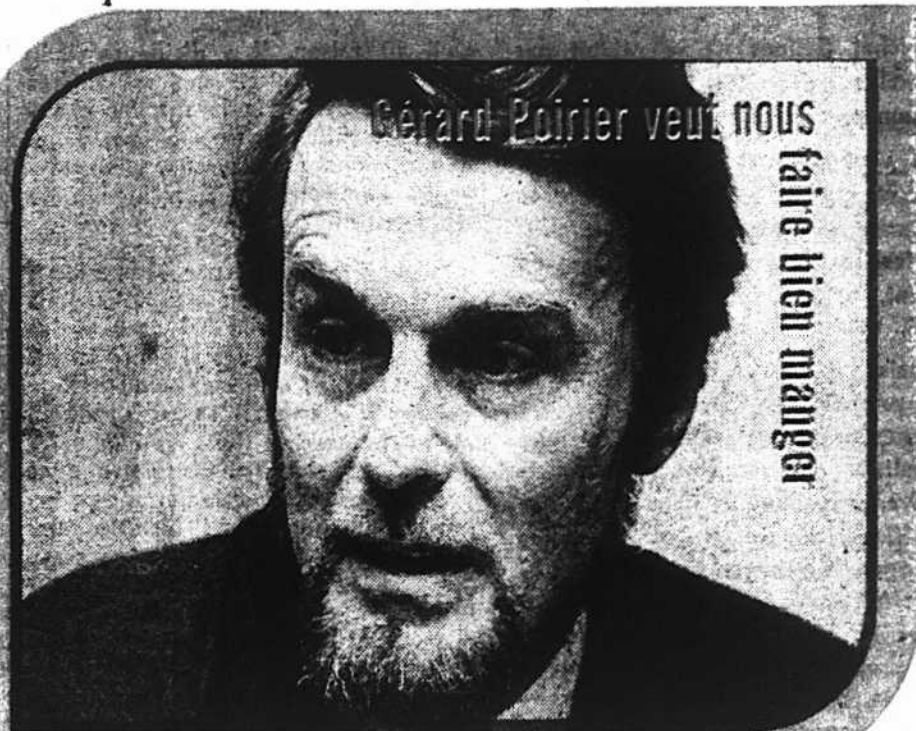


SPÉC

LE
MAGAZINE
DE
SPECTACLES
DE

la presse

MONTREAL, JEUDI 14 JANVIER 1971



LES 10 ANS DU 10

Les artistes et la loi de la rentabilité

Michel Gélinas ne se réjouit pas du malheur des autres, mais il ne veut pas non plus qu'on le plaigne !

Il veut qu'on sache qu'il est imprésario et que s'il n'en tenait qu'à lui le spectacle se porterait fort bien, puisque ses artistes lui font gagner de l'argent, et que, partant, ils en gagnent, eux aussi, on peut le supposer.

Mais voici qu'en même temps, un des patrons du Patriote de la rue Sainte-Catherine et autres Patriote, m'explique que les cinq ou six vedettes françaises que le Patriote a mises à l'affiche, depuis un an, ont toutes fait gagner de l'argent à la maison. Si les affaires de Michel Gélinas sont prospères, c'est peut-être, justement, qu'il propose, presque exclusivement, je crois, des vedettes étrangères — qui ne viennent pas trop souvent au pays de Québec.

Percival Broomfield quand nous nous sommes rencontrés pour parler du Patriote et du spectacle en général, m'a longuement expliqué que, d'après lui (d'après son expérience bien pesée), certaines déconfitures s'expliquent par le fait que nos vedettes ne se laissent pas assez désirer, comme les vedettes françaises, par exemple, qui ne se proposent aux Parisiens que tous les deux ou trois ans (du moins dans une grande salle et pour une série de spectacles).

Percival Broomfield (comme son associé Yves Blais, sans doute) a peut-être tendance à voir les choses avec les yeux du patron du Patriote, et c'est bien naturel. Mais le point de vue de MM. Blais et Broomfield mérite d'être examiné. Par exemple quand ils disent que Renée Claude, au lieu de se produire salle Maisonneuve de la Place des Arts, aurait tout à gagner en acceptant un contrat lui garantissant, en une seule année, huit semaines au Patriote, à 3,500 dollars par semaine.

Mais Percival Broomfield (Yves Blais fait un séjour à l'hôpital) croit que certains artistes québécois sont trop exigeants (eux ou ceux qui négocient en leur nom), et on peut, sans sombrer dans la naïveté, renoncer à sourire. C'est bien possible, après tout,

qu'il ait raison. Il a d'ailleurs voulu étayer son opinion sur des chiffres tirés des livres de la maison, et devant ces chiffres on peut se persuader que certains artistes, s'ils veulent revenir au Patriote, devront réduire leurs exigences.

J'ai été étonné par l'importance des cachets consentis par le Patriote, qui est une salle de 300 places, après tout. Même dans une si petite salle il y a au moins une vedette québécoise qui se révèle rentable pour la maison, même à quelque chose comme 4,000 dollars par semaine. On ne peut donc pas se désintéresser de l'avenir du Patriote, comme il faut bien le faire dans certains cas — quand des patrons se révèlent incapables de jouer leur rôle. Je pose la question aux principaux intéressés : est-ce que ce serait bon pour les artistes que le Patriote ferme ses portes? Le Patriote de la rue Sainte-Catherine et celui de Sainte-Agathe-des-Monts (et le Patriote à Jean-Loup), et aussi la Butte à Mathieu, qui se trouve dans la même situation que MM. Blais et Broomfield, vis-à-vis des gros cachets qu'exigent les vedettes.

Et si vous proposiez aux patrons des Patriote et de la Butte, par exemple, de régler la situation en disant tout simplement non à ceux dont les exigences sont exagérées? Eh bien, ils vous expliqueraient qu'il n'y a qu'une poignée d'artistes québécois "qui font du monde", et que sans eux l'exploitation d'une salle devient impossible. D'une salle comme le Patriote de la rue Sainte-Catherine ou comme la Butte à Mathieu, par exemple. Alors, on se laisse aller à l'optimisme, on se met à croire à l'imprévisible, on se dit que de toute façon on risque de perdre encore plus d'argent en renonçant aux vedettes. L'embêtement, c'est que cette politique du moindre mal conduit très vite à la faillite... plus ou moins vite, mais certainement infailliblement (sans jeu de mots!).

En attendant (quoi?), MM. Blais et Broomfield vont étoffer leur conseil d'administration en y faisant entrer des gens comme M. Sarto Fournier, et au moins un avocat et un architecte, qui pourront rendre de petits services, mais qui ne pourront pas forcer les artistes à réduire leurs exigences !

RUDEL-TESSIER



photo Robert Nadeau, LA PRESSE

Gisèle Trépanier, secrétaire de Guy Provost dans les Mont-Joye, et chroniqueuse de couture à Femme d'aujourd'hui, fait du théâtre depuis trois ans.

L'ONF LA FAIT JOUER AVEC... DE LA "DYNAMITE"

par SERGE DUSSAULT

Devant une vieille maison de pierres abandonnée, derrière l'aéroport de Dorval, une jeune comédienne répond aux questions qu'on lui pose :

"La crise actuelle en grande partie, je l'attribue à la mauvaise distribution dans le domaine économique, à l'avidité de la haute finance et aux abus de toutes sortes qui se sont glissés dans l'application du régime démocratique. Cet état de choses a créé un déséquilibre ruineux, inquiétant au Québec."

Parfait. Le réalisateur, Denys Arcand, est content d'elle. Gisèle Trépanier, grelottante, prend quelques minutes de repos avant la scène suivante.

"Quand on m'a donné le texte à lire, j'ai cru que c'était un manifeste révolutionnaire."

Ce texte a pourtant été écrit bien avant la naissance du FLQ! Il est dû à la plume de deux hommes respectables et de bonne famille: Roger Maillet, fondateur du Petit Journal, et Louis

Francoeur, l'un de nos journalistes les plus remarquables. C'est en 1935 qu'ils ont écrit "Le Catéchisme des électeurs". Les Michel Chartrand de l'époque, c'étaient eux! Aux élections de 1936, Maurice Duplessis en fit une réédition.

Il y a bien autres choses dans ce "Catéchisme". Gisèle Trépanier les débite rectotono, comme on répondait autrefois au petit catéchisme :

Q. — Le gouvernement qui dirige le Québec est-il libre?

R. — Non, le gouvernement du Québec n'est pas libre

Q. — Pourquoi le gouvernement du Québec n'est-il pas libre?

R. — Parce qu'il est sous la domination des puissances d'argent."

Gisèle Trépanier est la seule comédienne du film "Duplessis est toujours vivant", que tourne Denys Arcand pour le compte de l'ONF. Le reste du film sera composé de montages: documents, photos d'époque, bandes d'actualités, etc.

Ce film fait partie des quatre que l'ONF consacre à nos grands hommes: Maurice Duplessis, Maurice Richard, le frère André et Willie Lamotte.

Il est presque terminé. Ne reste plus qu'à tourner les séquences de Gisèle Trépanier. Samedi dernier, par un froid sibérien, on tournait à la campagne. La veille, les réponses du "Catéchisme" avaient été annoncées par les élèves d'une école. Le réalisateur cherche à actualiser le pamphlet qui renversa le régime libéral.

La matière ne manque pas. Francoeur et Maillet, parlant des trusts, écrivaient gaillardement : "La principale conséquence politique en est que les puissances d'argent, ayant ainsi dans leur main le Régime, trompent et exploitent le peuple avec la protection des gouvernements, financent les partis politiques pour leur permettre de revenir au pouvoir et s'assurent de la sorte une mainmise durable sur le pays, son peuple et ses ressources."

De la Justice, ils disaient : "La conduite de la Justice est soumise aux abus les plus criants: (...) immixtion du département du procureur général dans certaines causes, nomination purement politique de personnages qui ne sont pas à l'abri de tout soupçon, différence de traitement des accusés selon qu'ils sont des amis ou des adversaires du gouvernement (...), violation de domicile par la Sûreté du Québec (...), séquestration d'adversaires politiques, partisanerie publique du haut du banc (...)"

En lisant ça, on jette un regard inquiet autour de soi: une telle littérature pourrait nous mener en prison.

Mais non! Puisque cela a été écrit en 1935!

Voilà sans doute pourquoi Denys Arcand a cru bon d'intituler son film: "Duplessis est toujours vivant".

ENEZ CE SOIR

rib'n reef

Le restaurant le plus réputé à Montréal pour ses steaks et fruits de mer.

8105 BOUL. DÉCARIE
735-1601

Stationnement GRATUIT

MICHEL GÉLINAS, LUI, N'A PAS DE PROBLÈMES

par INGRID SAUMART



SPEC SAIT TOUT

● Télé-Métropole a déjà préparé ses batteries pour voler la vedette à son rival du boulevard Dorchester au moment du vol d'Apollo XIV vers la Lune: le professeur Jacques Lebrun a été conscript de nouveau, et le réalisateur Gilles Pilon est chargé des 12 heures et 15 minutes d'émissions spéciales. Le 31 janvier, le canal 10 nous fera voir le lancement de la fusée. Le 5 février, on assistera à la première sortie sur la Lune; le lendemain, à la deuxième sortie, puis au départ. Le 9 février, ce sera le retour sur Terre.

● Vous savez combien coûte une émission comme "les Berger"? Entre \$7,000 et \$8,000 prétend Télé-Métropole, qui souligne que le commanditaire est loin de défrayer ce coût à lui seul. Il faut donc que le canal 10 y aille de sa quote-part, question de garder un certain standing. Ah! la concurrence!

● Roger Lemelin a perdu son portefeuille, l'autre jour, à Montréal (il y passe deux jours par semaine pour ses affaires), avec tous ses pa-

piers et 200 dollars en beaux billets de banque. Mais, comme cela devait arriver, les honnêtes gens étant en majorité, tout de même, il a reçu son portefeuille par la poste avec une gentille lettre d'une Montréalaise qui savait, bien sûr, qui est Roger Lemelin.

● Jack Tietolman a recruté encore une fois Rudel-Tessier, et cette fois il lui a demandé de faire une heure d'open-line, le samedi matin, à 8 heures, à compter de tout de suite, c'est-à-dire dès après-demain.

● L'émission de Willie Lamothe, tous les matins à CJMS, est prolongée d'une demi-heure. C'est donc de 5 à 7 heures (c'est tôt) que les fans du western peuvent goûter les charmes de sa conversation. Les cow-boys se lèvent à l'aube...

● Sans savoir encore s'ils parviendront à conclure une entente avec Elvis Presley au sujet d'un spectacle au Forum, les dirigeants de CJMS ont déjà commencé à préparer leur public à une venue éventuelle du roi du rock'n roll. Di-

manche soir le 24 janvier, de 11 heures du matin à 7 heures du soir, ce sera la "journée Elvis" sur les ondes de Radio-Mutuel.

● Montréal n'est pas la seule grande ville envahie par le western. C'est vêtue d'un blue-jeans et d'une chemise à franges que la "reine du Country Music", Bobbie Gentry, a pris récemment l'affiche du célèbre supper-club du Waldorf-Astoria de New-York, l'Empire Room. Paraît que ces messieurs et dames en tenue de soirée et robe de bal n'en sont pas encore revenus.

● Ce sont les "Deux femmes en or", Louise Turcot et Monique Mercure, qui animent ce soir encore l'émission "les 2 D". Il semble que la première expérience ait été heureuse. On sait d'autre part que Louise Turcot a animé mardi "Studio 11" en l'absence de Lise Payette. La vedette des "Maîtres chats" est-elle tentée par une carrière d'animatrice?

● Il y avait assez peu d'information, mais

beaucoup de "bonnes vibrations" l'autre soir au party que donnait Marc Hamilton pour annoncer son spectacle du 30 janvier au Centre Paul-Sauvé. De fait, on a parlé d'à peu près tout sauf du "show".

● Donald Lautrec termine cette semaine le tournage du film de Claude Fournier "les Maîtres chats". Aussitôt après, il se lance dans la production de son prochain microsillon. Pas de vacances pour les idoles?

● MM. Blais et Bloomfield sont assez contents du Patriote de Sainte-Agathe-des-Monts, mais ils vont quand même miser sur le théâtre, et ils vont faire une première expérience avec le spectacle bien rodé du T.P.Q.: "T'es pas tannée Jeanne d'Arc" — spectacle bien monté qui a séduit toutes sortes de publics. Et dès cet hiver on présentera d'autres pièces sur cette scène où furent créées deux oeuvres dramatiques de Réjean Ducharme. Et c'est assez certain qu'on y créera, cet été une comédie musicale québécoise.

Depuis quelques semaines on parle beaucoup de la grave crise que traverse le monde du spectacle québécois. Il y a eu, bien sûr, des récitals qui n'ont pas été des succès, comme ceux de Georges Dor et de Gilles Dreu par exemple. Des récitals qui ont coûté très cher et qui n'ont pas rapporté autant d'argent qu'ils auraient dû, comme celui de Ferland. Mais la goutte qui a fait déborder le vase, a été la faillite de \$80,000 de Guy Latraverse et associés. Latraverse: on le sait, était considéré comme le roi des impresarii. Le roi est mort, vive le roi!

Aujourd'hui c'est Michel Gélina, impresario lui aussi, qui prend la parole. Furieux de certaines affirmations de Wilfrid Lemoyne qui affirmait à la télévision d'Etat que "les affaires de Michel Gélina, autre impresario de la métropole, n'allaient pas très bien...", pour présenter une entrevue avec Pauline Julien et Simon Bédard (Les productions sur scène). Michel Gélina nous dit que "les problèmes du métier québécois se situent surtout au niveau de la création. Ici, les gens sont obligés de faire des spectacles, même quand ils n'ont rien à dire. Il y a eu surenchère du côté des artistes québécois et c'est malheureux parce que les gens s'usent trop rapidement. Mais je ne vois pas très bien comment on peut dire que le spectacle québécois est en péril. Rien ne sera annulé de ce qui était prévu, malgré le malheureux événement qu'est la faillite de Latraverse. Le public ne s'en apercevra même pas. Il ne faut pas jeter les hauts cris dans des circonstances qui relèvent de la fantaisie."

"Ici nous avons un nombre affolant de vedettes comparativement à la France. Pour dix ici, il n'y en a qu'une vingtaine en France. Si on fait la proportion avec la population, c'est beaucoup. Et ici, la moitié de nos vedettes ont des pro-

blèmes de création. Quelle que soit l'efficacité de l'équipe qu'il y a derrière un artiste, cela ne fera jamais des bonnes chansons. Et puis, quand le public ne veut pas acheter la production d'un artiste, il ne faut pas essayer de l'imposer. Il faut attendre. On nous reproche souvent de nous occuper beaucoup trop des Français. Personnellement, je crois que c'est important pour lutter contre l'influence américaine. Plus le métier sera costaud en français, plus cela nous donnera une certaine stabilité culturelle."

Il y a cependant des "cas problèmes" dans ce métier, non? Michel Gélina répond que ce sont des cas isolés. Ceux de gens qui n'arrivent plus à se renouveler, celui par exemple de la Comédie-Canadienne qui est la seule salle au Canada qui soit encore propriété de l'entreprise privée et que l'on essaie désespérément de maintenir, bien qu'elle soit en lutte contre la Place des Arts en saison, et contre Terre des Hommes pendant l'été. Et aussi le cas Latraverse. "Dans ce dernier cas, je crois tout simplement que Guy a pris de mauvaises décisions qui ont engendré une série de difficultés. Ce qui ne veut pas dire que le spectacle est compromis pour autant."

Michel Gélina a sans doute raison quand il dit que le spectacle québécois se porte bien. Moustaki fera salle comble. Mireille Mathieu aussi, en même temps que Charlebois et Renée Claude présenteront leurs spectacles à la Place des Arts. Ceux qui risquent d'en souffrir, ce ne sont pas les artistes français mais bien les Québécois que l'on peut voir quand on en a envie, à la télé, qu'on peut entendre à la radio. Les Québécois eux, ils sont là. Mais des erreurs de planification d'une saison de spectacles ne veulent pas nécessairement dire que le spectacle québécois se meurt.



Elvis Presley



Jacques Lebrun



Willie Lamothe



Bobbie Gentry

JACQUES DUVAL DIT QU'IL Y A DEUX JACQUES DUVAL

par INGRID SAUMART

Avant de devenir le roi de l'automobile, Jacques Duval était le pape du disque québécois. Selon qu'il disait oui ou non à un disque, ce dernier allait avoir du succès ou pas. Et ce, pendant des années. Et puis un jour, il a complètement laissé tomber ce métier de critique de disques. Pour s'occuper uniquement de sa carrière de coureur automobile. Et, de fil en aiguille, il est devenu l'animateur de "Prenez le volant" qui était tout d'abord une série estivale avant d'être mise à l'horaire hebdomadaire de Radio-Canada.

—Comment avez-vous débuté dans le métier de disc-jockey ?

—C'était en 1951 à CKCV. J'étais un mordu du disque canadien, à l'époque où il n'y avait pas beaucoup de gens qui en faisaient. Puis le monde du disque a évolué et je suis venu à Montréal. J'ai toujours eu un penchant pour dire ce que je pense publiquement, au risque de me faire des ennemis. C'est comme ça que je suis devenu l'animateur du Club du disque, où nous avions notre cime ière.

—Vous vous êtes fait un bon éventail d'ennemis ?

—Je me suis surtout établi une réputation de gros méchant, mais moi je ne crois pas à cette radio où les animateurs disent que tout est beau et bon. Quand j'avais des choses à dire, je les

disais même si ça n'était que mon opinion personnelle et que cela valait pour ce que c'était. Moi, je dis ce que je pense. —Et l'automobile dans tout ça ?

—J'ai commencé à faire de la compétition en 1960 et puis on m'a demandé peu à peu de participer à des émissions pour donner mon opinion, pour parler de sécurité. Au début, je cumulais les deux fonctions. En septembre '69, j'ai complètement laissé tomber le disque parce que je n'avais plus le temps, et aussi parce que j'avais perdu un peu d'intérêt. Le gros commercial et la quêtainerie ne m'intéressaient pas. Peut-être aussi parce que je n'ai pas su me mettre à la mode des jeunes d'aujourd'hui. Mais encore récemment, la direction du 10 m'a demandé d'animer une émission de disques. J'ai refusé parce que je ne suis plus assez au courant.

—On a beaucoup attaqué l'émission "Prenez le volant..."

—Cette émission, j'en suis le concepteur, le chercheur, l'animateur et le producteur. Le réalisateur s'occupe de la mise en ondes et moi du reste. Si jamais Radio-Canada la laissait tomber, je pourrais toujours aller proposer la formule ailleurs. Les gens qui nous ont attaqués l'ont fait sans preuves et surtout sans nous suggérer d'améliorations.

—Votre participation à des réclames publicitaires touchant de près les sujets traités à votre émission n'est-elle pas dangereuse ?

—Pourquoi les gens croient-ils à Duval en tant que chroniqueur de l'automobile ? Parce qu'ils croient que ce que je dis est valable, mais aussi parce que je me suis fait connaître sur presque tous les circuits du monde comme coureur. Les dix dernières années m'ont coûté \$150,000 pour faire de la course. Ce n'est pas avec l'argent que je gagne à Radio-Canada ou à LA PRESSE que je pourrais vivre et continuer à maintenir ma réputation de coureur. Je ne suis pas un fils à papa ou un millionnaire.

—Admettez quand même que c'est un terrain dangereux.

—Je me considère toujours comme un annonceur de radio. Ce sont les gens qui ont fait de moi un spécialiste de l'auto. Je considère que j'ai le droit d'enregistrer des commerciaux tant que cela me permet, à côté, de donner mon opinion. Il y a même des gens qui se servent de mon nom sans autorisation pour faire de la promotion et je n'y peux rien... Dans deux ans, si mon émission ne marche plus, je redeviendrai un simple annonceur de radio, mais ce n'est pas à ce moment-là que les commanditaires vien-

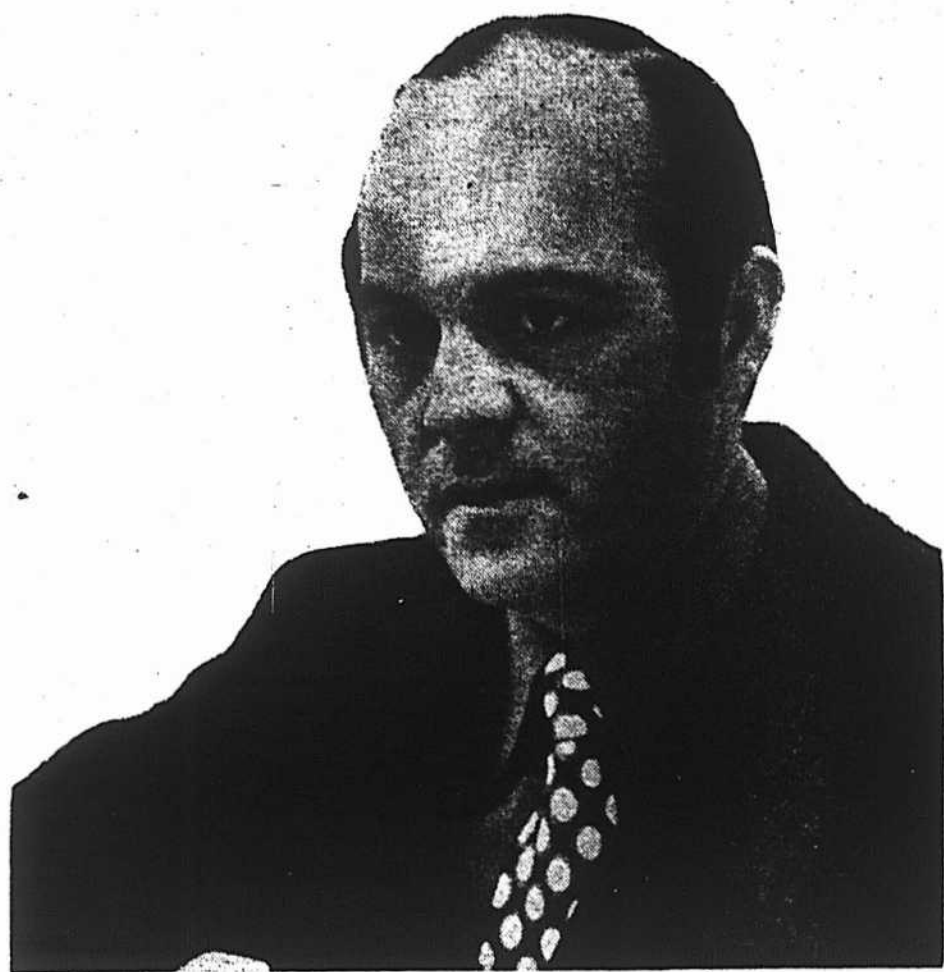


photo J.-Y. Lefebvre, LA PRESSE

dront me chercher pour faire vendre leurs produits.

—Au lieu de vendre des essuie-phares ou des bi-servo, ne pourriez-vous pas vendre du Pepsi, par exemple ?

—J'aimerais bien, pour moi c'est du pareil au même, sauf que les gens de Pepsi ne sont pas venus me voir... Mais si ça peut calmer bien des gens, je puis vous dire que je viens de signer un contrat d'exclusivité avec Sunoco qui entrera en vigueur à la fin des autres contrats. Avec Sunoco je pourrai continuer à faire de la course sans avoir de problèmes, mais je ne crèverai pas de faim en attendant qu'on vienne me proposer des commerciaux qui n'ont rien à voir avec ce que je fais.

—Est-ce que le fait d'annoncer des gadgets ne vous enlève pas une part de crédibilité auprès du public ?

—C'est possible, mais je crois les gens assez intelligents pour faire la différence. Quand je fais des commerciaux, c'est mon métier d'annonceur que j'exerce. Quand je donne mon opinion sur des essais de route avec des voitures, c'est autre chose. Et puis, il faut dire qu'à Radio-Canada, c'est merveilleux, on peut donner son opinion même si parfois c'est très méchant, sans que la direction craigne de perdre des annonceurs. Ça n'était pas le cas quand j'étais au 10. Mais là encore, nous ne travaillons pas dans des conditions idéales. Il faudrait pouvoir faire comme Consumers Report et acheter les voitures que nous essayons, des gadgets sophistiqués pour pouvoir faire les essais tels qu'ils devraient être faits, mais nous n'avons pas de budget. Moi je sais ce que c'est que le régime

d'austérité à Radio-Canada...

Malgré certains petits problèmes, Jacques Duval n'en est pas moins heureux du succès de son émission, et cela il le mesure au nombre de lettres qu'il reçoit chaque semaine. Il y a deux jours, on a mis sur le marché le sixième livre de la série "Guide de l'auto". L'édition au Québec, ça ne rapporte presque rien, mais je crois qu'il faut publier quand même des livres comme ceux-là, puisque c'est un service au consommateur.

La carrière de Jacques Duval, chroniqueur de l'automobile, se porte bien, et il entend la mener jusqu'au bout. "Dans quelques années, si on ne veut plus de moi, je redeviendrai l'annonceur que je n'ai jamais vraiment cessé d'être. Ça n'est pas plus compliqué que cela."

Andrée Champagne chante ses chansons pour Pierre, Jean, Jacques

Vous vous souvenez de la métamorphose d'Andrée Champagne. Il y a quelques mois, Brune, le cheveu court, perruquée pour tout dire, elle déclara que son new-look visait à préparer son cher public au rôle qu'elle tiendrait dans un téléroman que Radio-Canada lui avait promis pour décembre ou janvier.

Cette promesse ne fut pas tenue.

Andrée Champagne est d'un optimisme inaltérable. Que le projet soit tombé à l'eau ne la chagrine pas vraiment. D'abord parce qu'elle est suffisamment occupée, cette saison, par la post-synchronisation et par la chanson. Ensuite, parce qu'il ne lui déplaît pas d'être moins vue à la télévision après avoir

été si longtemps Donald, elle veut reposer les téléspectateurs.

Ce qui ne nous empêchera pas de la voir à la fin du mois à "Pierre, Jean, Jacques". Elle y chantera, pour notre plus grande joie, des chansons de sa création (paroles et musique).

Et cela, en grande première mondiale

S.D.





photo Paul-Henri Tardif, LA PRESSE

"Les jeunes premiers, je pourrais encore les jouer à la scène, mais plus à la télévision."

GERARD POIRIER VEUT NOUS FAIRE BIEN MANGER

par SERGE DUSSAULT

Qu'est-ce qui mijote dans les marmites de Gérard Poirier? Un livre de cuisine, que le comédien est à mettre au point avec sa camarade Gisèle Dufour. On y trouvera les recettes de nos vedettes, dont celles de Poirier lui-même, puisqu'il est cordon-bleu à ses heures. Les plats cuisinés ont sa préférence: le coq au vin, le civet de lapin, les poissons ("à cause de mes origines gaspésiennes").

Ce recueil de recettes doit paraître dans quelques jours.

En attendant, il s'escrime à la télévision avec Gisèle Dufour, sa femme de par la volonté de l'auteur du "Paradis terrestre". Jean Filiault.

"L'auteur a tout fait pour que je puisse reconquérir cette femme. Je lui ai tout pardonné, j'ai été bon, patient, sou-

mis. Mais pour le public, je suis resté l'odieux personnage."

Ce qui l'arrange, au fond, puisqu'il croit que le public se souvient toujours des "méchants".

Outre ce rôle, qui nous le ramène régulièrement au petit écran, il y en a un autre qui l'occupe beaucoup: il prête sa voix à un agent de la CIA dont on peut apprécier les exploits dans "les Espions". Ce n'est pas avec ça qu'il va affermer sa réputation de grand comédien, mais c'est un travail qui lui plaît. Un travail pas toujours facile, mais qui paie bien.

Voilà pour le fixe. A cela s'ajoutent quelques téléthéâtres, relativement nombreux cette année, dont le prochain passe dimanche soir. Il s'agit de la pièce de Steinbeck, "Des souris et des hommes", mise en scène par Paul Blouin.

dans une adaptation de Guy Dufresne. C'est un des gros machins de Radio-Canada, pour lequel on n'a ménagé ni les efforts ni l'argent. Faudra voir.

"Tous ces téléthéâtres m'ont empêché de faire cette année autant de scène que je l'aurais voulu."

De ce côté-là, sa carrière va assez bien. Il a beaucoup joué.

"En quinze ans, j'ai joué plus de 60 spectacles, soit une moyenne de quatre par année. C'est beaucoup. C'est même trop."

Et pendant ces quinze ans, il a été cantonné dans les rôles de jeune premier. Il en est sorti.

"Le jeune premier traditionnel fait rire les jeunes d'aujourd'hui."

C'est un genre en voie d'extinction.

Gérard Poirier a maintenant 40 ans.

"Je reste un comédien disponible. Tout le monde se pose des questions sur le théâtre, sur le métier de comédien. Je suis très sympathique aux formules nouvelles, à la participation. J'aimerais aussi faire de la mise en scène de théâtre."

Pour l'heure, il répète "le Retour", de Pinter, que le Rideau Vert va donner à compter du 21 janvier. Il y jouera avec Yvette Brind'Amour, Jean Duceppe, Dominique Briand et Marcel Girard.

Il a connu au cinéma une expérience dont il n'est pas très fier: "le Soleil des autres" a été discrètement retiré de l'affiche quelques jours après la grande première mondiale.

"Au départ, j'y croyais. Mais ce film a été monté sans moyens. A mesure que le film avançait, je me rendais compte que ce n'était pas bon. Il faut dire aussi qu'il s'est passé des choses dont le réalisateur n'est pas responsable: on a changé la trame musicale, et on a écarté Jean Faucher (le réalisateur) du montage."

Il ne compte pas beaucoup sur le cinéma.

La cuisine (à temps très partiel), la télévision et le théâtre l'occupent suffisamment. Il y a des tas de choses qu'il a envie de jouer. Mais on l'a tant vu au Rideau Vert que beaucoup croient qu'il n'est pas disponible ailleurs.

Le Jazz libre crie au secours

Le Jazz libre du Québec crie au secours!

Il est en danger de perdre la ferme des Cantons de l'Est où il tente, depuis quelques mois, une expérience de vie et de travail communautaires.

"Le propriétaire de l'endroit, explique le porte-parole du groupe, Jean Préfontaine, ne peut payer un versement d'hypothèque dû le 25 janvier; il lui faudrait dans ce cas soit vendre la ferme, soit la remettre à son ancien propriétaire. Dans les deux cas, nous risquons de la perdre et tout le travail fait depuis plusieurs semaines tomberait à l'eau."

Le "centre commu-

nautaire" de Sainte-Anne-de-la-Rochelle est en quelque sorte une continuation de la tentative du Centre d'art du Jazz libre à Val-David l'été dernier.

"Le projet, précise un communiqué, comprend des ateliers de sculpture, d'expression corporelle, de peinture, un service de garderie pour les enfants, des programmes d'animation théâtrale, etc..."

En principe, le séjour à la ferme est gratuit, mais chacun est cordialement invité à faire sa part pour que l'affaire marche: tout est axé sur la participation de tous aux activités, qu'elles soient d'ordre artistique, technique

ou ménager.

Certains des musiciens du Jazz libre sont déjà installés à Sainte-Anne, d'autres doivent aller les rejoindre bientôt. Il y a aussi d'autres artistes de diverses disciplines qui ont décidé de s'y établir.

"Nous avons besoin, dit le communiqué, de \$1,000 avant le 25 janvier, pour rencontrer un versement biennuel (la ferme est louée théoriquement pour dix ans, avec option d'achat). Toutes les contributions peuvent être adressées au Jazz libre du Québec, 3760, rue Saint-André, Montréal."

Fin du commercial (très peu commercial).

Y. L.

CONCOURS

10^{ième} anniversaire

SURVEILLEZ
L'ÉTOILE
DU
"10"

TOUS LES JOURS

à partir du 17 janvier, l'étoile du "10" apparaîtra au coin droit de votre écran...

RELEVEZ 5 FOIS

en une semaine, cette étoile-anniversaire.

NOTEZ

- le titre de l'émission en cours
- la date du jour
- expédiez vos réponses à:

CONCOURS
10^{ième} Anniversaire
Casier Postal 1010
Station "C"
Montréal 133.

cftm



GAGNEZ
ce téléviseur
couleur



\$500.00
si vous envoyez
vos réponses
sur un
coupon spécial



photo Michel Gravel, LA PRESSE

Jean Lévesque menacé de gauche et de droite

par RUDEL-TESSIER

On n'a pas donné à Jean Lévesque, "quelqu'un qui lui disputerait le micro", comme cela se disait, et se dit peut-être encore. Nous avons fait écho à cette rumeur qui circulait, en même temps que nous apprenions à nos lecteurs (à ceux qui ne sont pas ses fidèles auditeurs) que l'antenne de CKAC ne diffuse plus ses Antipropos, autrefois quotidiens, que deux jours sur cinq.

C'est tout de suite après avoir appris que la cote des Antipropos et du Point du jour était excellente que la direction de CKAC a pris cette décision. Le directeur des programmes de la station, M. Pierre Beaudoin, nous a communiqué ces cotes (les dernières): C'est pour ses informations du matin, à 8 heures, que CKAC réunit le plus grand nombre d'auditeurs, nous a appris M. Beaudoin, et puis c'est le Point du jour, de 13 heures à 14 heures, alors que CKAC vient tout de suite après CJMS dans la faveur populaire, qui réunit le plus grand

nombre de "CKACistes".

M. Lévesque croyait, lui, que le Point du jour était en première place, dans la faveur des auditeurs de CKAC. Mais Pierre Pascau, qui avait dit à quelqu'un que, "dans la région montréalaise", son émission à lui battait d'un nez l'émission de Jean Lévesque, me l'a répété au téléphone. Il m'a précisé que de 13 heures à 13 h. 30 il avait 49,800 auditeurs tandis que Jean Lévesque n'en avait que 49,600. Et que de 13 h. 30 à 14 h. il en avait 42,900 contre les 42,700 de Jean Lévesque, qui, lui, croyait que sa cote était meilleure que celle que lui reconnaît Pierre Beaudoin, le directeur des programmes de CKAC. Quant à moi, je suis incapable de départager les concurrents même quand on me met les cotes de B.B.M. sous les yeux. Je le sais, car j'ai essayé! Mais il faut que je note que les deux stations, CKAC et CKLM, ont la même puissance: 50,000 watts. Je l'ai appris de Pierre Pascau, qui a tenu à faire valoir que, quand

même, CKAC a une bien meilleure pénétration en dehors de la région montréalaise, et que c'est cela qui favorise Jean Lévesque, quand on ne s'en tient pas à la région montréalaise.

Quoi qu'il en soit, les cotes d'écoute de Jean Lévesque et de Pierre Pascau sont excellentes, et comme nos lecteurs savent déjà qui est Pierre Pascau, nous sommes allés demander un entretien à Jean Lévesque, pour être en mesure de le présenter à nos lecteurs, dont un grand nombre, sans doute, sont ses auditeurs.

Il fallait bien que nous lui posions la question au sujet du sort qu'on venait de faire à ses Antipropos. Je pense qu'il aurait préféré ne pas en parler. Mais comme cela lui arrive souvent au micro, il n'a hésité que l'espace d'un moment, avant de répondre à mes questions. Les Antipropos, il aurait préféré qu'ils continuent à être quotidiens. On lui a expliqué que ce serait "bon pour la station" que les auditeurs entendent d'"autres sons de cloche". Ce n'est pas à lui qu'il faut demander d'être d'accord — et c'est bien possible que ses fidèles auditeurs pensent comme lui, là-dessus. Quoi qu'il en soit, Jean Lévesque garde deux Antipropos, et son Point du jour intact. Mais il y a longtemps qu'il voulait commencer son émission à midi et demi, et il vient d'apprendre, en même temps que nous, que Pierre Pascau, lui, prendra l'antenne dès midi et demi, si ce n'est déjà fait. Cela n'est pas, non plus, une bonne nouvelle pour lui.

Il en a eu d'autres! Ainsi, il n'est plus directeur du Service des affaires publiques, mais seulement "journaliste délégué aux affaires publiques". Il n'y a plus de directeur du Service des affaires publiques, à CKAC, puisqu'il n'y a plus de service.

Quand on le connaît un peu, on ne s'étonne pas qu'il refuse de se consoler en se disant qu'il gagne maintenant, à CKAC, pour moins de travail, sensiblement la même chose qu'avant. On comprend qu'il tenait davantage à ses Antipropos quotidiens qu'à l'argent. Ses Antipropos qui lui imposaient des semaines de quatre-vingt, quatre-vingt-dix heures!

— Vous êtes célibataire? lui ai-je demandé. — Et tant mieux pour celle que j'aurais épou-

sée! reconnaît-il. Je n'ai même pas le temps de voir mes amis.

Il trouve quand même le temps de se terrer dans une campagne assez loin de Montréal, en fin de semaine. Mais c'est bien parce qu'il y emporte du travail. C'est dans cette retraite qu'un voisin est venu lui apprendre en pleine nuit (une nuit d'octobre) que la radio lui demandait de communiquer avec CKAC. Le F.L.Q. lui demandait de consentir à servir d'intermédiaire entre les ravisseurs de James Richard Cross d'une part et le public et les autorités d'autre part. Il demanda des "garanties" à ses patrons et au ministère de la Justice, qui ne les lui donnaient pas, et il refusa. C'est ainsi que les communiqués du F.L.Q. qui parvinrent à CKAC ne lui furent jamais adressés personnellement. Mais, comme dans le cas de Pierre Pascau, les "événements" lui amenèrent de nouveaux auditeurs, et il faut bien le dire, firent de lui une "vedette".

Jean Lévesque est un Québécois de la capitale, venu à Montréal il y a une douzaine d'années, peut-être pour échapper à une carrière dans les affaires, mais aussi pour étudier (à l'Ecole normale Jacques-Cartier et à l'Université) et pour y travailler, car il avait décidé d'assumer son indépendance, si j'ai bien compris. Il a étudié la psychologie, ici (il a son diplôme), et puis la littérature à l'Université d'Aix-en-Provence, durant un peu plus de deux ans, avant d'aller passer un an à l'Université de Rome, pour perfectionner son italien. Quand il rentra à Montréal, le Québec était en pleine révolution tranquille. "Montréal n'était plus reconnaissable" — il me l'a dit à deux reprises.

Alors, il entra à CKAC, avec ses diplômes, mais aussi avec son expérience de journaliste et d'homme de radio, car avant de s'en aller étudier à Aix, pendant et après ses études montréalaises, il avait fait de la radio et même de la télévision, du journalisme à la pige, et il avait eu le temps de passer deux ans à la Canadian Press (écrivant en français et en anglais).

Deux ans et demi plus tard, il avait, enfin, réussi à persuader la direction que l'antenne appartenait aussi aux journalistes, et ce fut le Point du jour, avec Jean

Voir JEAN LEVESQUE en page 13

2018 lettre aux idoles

Chère Juliette Gréco,

A la place de vos ravisseurs, ravi, je vous aurais gardée.

Du moins, j'aurais essayé de vous persuader de rester, le temps de bien faire connaissance. Car vous êtes le Sphinx, le Mystère, la Femme mystérieuse. Et puis, vous êtes un souvenir, un souvenir de cet après-guerre, fait, pour nous, de nouvelles de France qui nous arrivaient, par paquets, presque d'un seul coup, et qui étaient presque toutes de vieilles nouvelles.

Je me souviens d'un reportage photographique d'une revue américaine, sur Saint-Germain-des-Prés. Il y avait l'église, qui ressemblait à une église de campagne, des terrasses remplies d'existentialistes, et des caves remplies de musiciens qui étaient existentialistes, nous expliquait-on. Et la place Saint-Germain-des-Prés, si haussmannesque, pourtant, avait l'air d'une place moyenâgeuse, sombre, humide, et un peu inquiétante. Et vous étiez partout, devant l'église, aux terrasses, dans les caves.

On disait que vous étiez la grande prêtresse de l'Existentialisme dont le Prophète était Jean-Paul Sartre. Vous étiez habillée de noir, et vos grands cheveux noirs, bien lisses, encadraient votre visage pâle. C'était merveilleux! Vous ne ressembliez à personne, et nous rêvions de vous. Et on parlait tant de vous, ici, en Amérique, on publiait tant de vos photos, que nous pensions que vous étiez la vedette no 1 de France. Car on nous avait appris, en même temps, que vous étiez chanteuse.

Vous aviez alors un beau nez aquilin, comme Cléopâtre, sans doute, et nous étions incapables de l'imaginer plus court. Et puis, un jour, je suis allé à Paris, et je suis allé habiter Saint-Germain-des-Prés. J'avais des fenêtres qui plongeaient dans la rue Saint-Benoît, et par lesquelles la musique "existentialiste" me parvenait, ressemblant à s'y méprendre à du jazz.

J'étais là depuis huit jours quand je vous ai aperçue, pour la première fois. Je fréquentais l'Armagnac, de la rue des Saints-Pères (est-ce qu'il existe encore?), parce que je croyais que c'était un restaurant pour gens comme moi. Ce n'est que quand j'ai su compter en francs que je me suis rendu compte que c'était un restaurant terriblement cher. Alors, je ne vous ai plus revue qu'aux terrasses, de temps en temps, et à la Rose Rouge (là aussi c'était très cher).

Vous étiez aussi belle que sur les photos des photographes américains, mais vous n'étiez pas une grande vedette. Vous étiez seulement la grande vedette d'un tout petit nombre, et vous ne commandiez pas de bien gros cachets à la radio. Ils étaient même tout petits, et vous ne deviez pas avoir les moyens de manger tous les jours à l'Armagnac!

Mais ce n'est pas pour cela que je vous écris. Pour vous dire cela. C'est parce que je n'en pouvais plus de me retenir de vous dire que j'ai reçu un choc au cœur quand j'ai su, un matin, par mon journal, que vous vous étiez fait refaire le nez! Vous étiez toujours jolie, mais je me disais, moi qui vous trouvais si belle, avec votre nez aquilin, que puisque vous le faisiez refaire, c'était parce que vous ne l'aimiez pas, donc que vous ne vous trouviez pas belle, que vous n'étiez pas heureuse. J'ai trouvé cela épouvantable!

Mais croyez que je vous trouve encore belle, et permettez-moi de vous baiser les mains.

P. P. H.

A Montréal, le 14 janvier 1971.



Il y a 10 ans, J.-A. De Sève gagnait le gros lot

par RUDEL-TESSIER

Le 10 a dix ans, mais son histoire commence en 1958 — et peut-être bien avant. C'est en 1958 que J.-A. De Sève concrétisa dans un projet qui était un plan d'attaque, ce qui était sans doute un vieux rêve.

Bien des années avant, le cinéma l'avait fait rêver, et il était devenu exploitant de salles obscures (comme on disait encore !), dont le Théâtre Saint-Denis, et puis importateur de films.

Quand il se mit à rêver devant son appareil de télévision, il était le grand patron de France-Film, principal importateur de films français du pays, il avait produit des films ou participé à leur financement, il avait financé Canadian Concerts and Artists, il avait présenté des spectacles de théâtre sur la scène du Saint-Denis, avec de grandes vedettes françaises, il avait maintenu la seule scène professionnelle de Montréal durant des années (il s'agit de l'Arcade). Il m'a dit, un jour : "Monsieur, je n'ai jamais perdu d'argent avec le théâtre." Le fait est qu'en 1958 on le disait multimillionnaire, et c'était très important qu'il dispose de capitaux quand le canal 10 devint disponible pour une station de télévision privée — que Jack Tietolman, associé à Famous Players, allait lui disputer.

Ce fut une belle lutte, mais J.-A. De Sève décrocha la timbale, et même si on parlait du "groupe Paul L'Anglais", tout le monde savait que le patron de la nouvelle station ce serait J.-A. De Sève.

C'est le 19 février 1961 que le canal 10 fut inauguré. On avait trouvé un slogan : "Du

neuf au 10". Dorénavant, la population de la région montréalaise se partagera entre fidèles du 10 et fidèles de Radio-Canada. Dès 1964, et peut-être avant, Télé-Métropole pouvait faire valoir que le 10 possédait la plus haute cote d'écoute, non seulement des postes de télévision de langue française, mais de toutes les stations canadiennes.

Pour bâtir sa clientèle, Télé-Métropole multipliait les jeux où on pouvait gagner de l'argent — un peu d'argent ou beaucoup d'argent. Mais, en même temps, s'adressait à un large secteur de la population montréalaise dans une nouvelle langue. Je ne parle pas de la qualité du français qu'on y entendait ! Il s'agit d'autre chose, de quelque chose de subtil, et qu'on ne peut pas exprimer mieux qu'en rappelant que la télévision française a eu elle aussi un problème de langage. Une grande enquête, tenue il y a quelques années, a révélé qu'en province française les Français se plaignaient très généralement que la télévision ne s'adressait pas à eux, qu'"elle ne parlait pas leur langue" — reproche que même les ouvriers et les femmes d'ouvriers de Paris ne faisaient jamais.

Il y a un très grand nombre de Montréalais qui se sentent à l'aise, devant leur petit écran, seulement quand il est branché sur "leur canal 10" — et ils ont leurs raisons pour cela, qu'il serait sot de mépriser sans examen.

Il y eut, presque tout de suite, beaucoup de "jeux" qui étaient des loteries, il y eut beaucoup d'"Alors, raconte" et de "Trois cloches", et longtemps il n'y eut pas une seule émission dramatique. L'information disposait de peu de moyens et en souffrait, en dépit de l'application,

du talent, du dévouement de Claude Lapointe et de sa toute petite équipe. Mais, depuis, le 10 a mis à l'horaire des dramatiques, et cette année il y a "Symphonien", "les Bergers", "Coeur atout", qui sont venus après que "Cré Basile" eut fait la preuve que la clientèle du 10, comme celle du 2, aime les feuilletons.

Quant à l'information, elle a fait, ces derniers temps, des progrès accablés que tout le monde reconnaît.

Longtemps, le 10 a battu le 2 aux points de cote d'écoute. La saison 1964-1965 est peut-être exemplaire. Dans la région métropolitaine, cette année-là, les Montréalais donnaient leur faveur à dix-sept émissions du 10 sur les vingt émissions les plus populaires de la télévision. Radio-Canada devait se contenter de la cinquième, de la huitième et de la dix-neuvième place, dans ce palmarès.

Mais à quels types d'émissions la population accordait-elle ses faveurs ? Dans l'ordre : Cinéma Kraft, Jeunesse d'Aujourd'hui, Adam ou Eve (un jeu), le Saint (un feuilleton américain), Devinez juste (un jeu), Jeux d'homme, Fernand Gignac (qui n'était encore que chanteur), En première (un long métrage), le Prix Plaza (avec Réal Giguère), Ciné-Spectacle, la Famille Stone (une dramatique américaine), Perry Mason (américain), les Jeunes Talents Cattelini, Comment ? Pourquoi ? (un jeu ?), Qui dit vrai ? (un autre jeu), et l'Homme invisible (un autre feuilleton américain). Le fait est que c'est la deuxième année de son existence que le 10 dépassa le 2 en popularité. En ce moment, la lutte est chaude entre Télé-Métropole et Radio-Canada. C'est peut-être bon pour tout le monde. Certainement pour les artistes.

par SERGE DUSSAULT

En dix ans, Télé-Métropole a donné \$14 millions aux artistes québécois. Ce chiffre, nous le tenons de M. Robert L'Herbier, vice-président et directeur des programmes au canal 10.

Cela ne veut pas dire \$14 million par année, en moyenne, puisque le budget a beaucoup augmenté avec les années: en 1961 (de février à août seulement, il est vrai) Télé-Métropole a versé \$500,000 aux artistes. La saison dernière, il leur a donné \$2.2 millions. Il leur en donnera davantage cette année.

Cet argent est allé aux chanteurs, aux comédiens, aux musiciens et aux scripteurs. Dans les premiers temps, les artistes de variétés avaient la plus grosse part du gâteau, jusqu'à 80 p. 100 estime M. L'Herbier. On mettait l'accent sur les variétés, les quiz et les petits music-halls. Cela coûtait moins cher.

Puis on s'est aperçu que les téléromans faisaient la bonne fortune du canal 2. Télé-Métropole ne se sentait pas prêt à investir dans ce domaine, et ses réalisateurs n'avaient pas l'expérience qu'il fallait. Vint tout de même un moment où l'on ne pouvait plus reculer. Ce fut d'abord "Cré Basile", qui obtint le succès que l'on sait; puis, cette année, "Symphonien", "les Berger" et "Coeur atout", qui mènent la lutte aux téléromans du 2.

Télé-Métropole donne

de moins en moins d'argent aux artistes de variétés et de plus en plus aux comédiens. Le gâteau se partage aujourd'hui en deux parts à peu près égales.

"Il ne s'est pas créé beaucoup de chanteurs depuis quatre ou cinq ans. Christine Chartrand a été l'une des dernières. C'est du côté des comédiens que nous concentrons nos efforts, chaque téléroman demandant de plus en plus de personnages."

C'est ainsi que les comédiens chevronnés, longtemps fidèles à Radio-Canada, jouent maintenant à Télé-Métropole. M. L'Herbier cite deux noms: Françoise Faucher et Roland Chenail. Il en est fier, c'est visible.

Mais Télé-Métropole a aussi ses vedettes maison. Il a créé les unes de toutes pièces. Il a permis à d'autres, déjà connues, de devenir des super-vedettes.

Parmi les créatures (ou les créations) de Télé-Métropole, il y a Pierre Lalonde, qui faisait auparavant carrière à la radio, et qu'on connaissait fort peu avant que Jean Paquin ne l'amène au 10. Il y a Réal Giguère, dont l'immense popularité vient uniquement de son travail à Télé-Métropole. Il y a Claude Lapointe, journaliste respectable, qui n'aurait pas la renommée que l'on sait si Télé-Métropole ne lui avait pas permis de faire valoir son talent. Il y a enfin Jacques Lebrun, dont la compétence fut révélée à l'occasion des vols Apollo.

Il y a aussi ceux qui s'étaient déjà taillé une petite réputation, parfois même importante, mais qui sont devenus des personnages du show-business grâce au canal 10. En tête de liste, bien sûr, vient Claude Blanchard, déjà populaire dans les clubs et au vaudeville. Il y a Fernand Gignac, très connu à la radio, plus populaire encore depuis qu'il fréquente la rue Alexandre-De Séve. Et Olivier Guimond! Celui-là est passé à Radio-Canada; mais avant Télé-Métropole, on connaissait plus Ti-Zoune qu'Olivier. C'est Basile qui en a vraiment fait la vedette adorée, la vedette la plus sympathique, peut-être, du show-business. C'est le Zoo du Capitaine Bonhomme qui lui avait ouvert la porte du Canal 10. Là, il avait rencontré un jeune du nom de Gilles Latulippe, devenu lui-aussi une super-vedette de Télé-Métropole. Paolo Noël, connu par le disque et la radio, Michel Noël, déjà remarqué pour les rôles qu'il avait tenus à Radio-Canada, plus connu encore grâce au Capitaine Bonhomme, sont les vedettes incontestées du canal 10.

D'autres encore, un peu moins populaires peut-être (comme Serge Bélair, Jacques Desrosiers, Pierre Marcotte, Anita Barrière, Shirley Thérooux, Joël Denis, Margot Lefebvre ou Léo Rivet), sont les noms que l'on a vus le plus souvent au générique des émissions.



par Yves LECLERC

Au cours des dix dernières années, la croissance de Télé-Métropole a été phénoménale. De ses débuts modestes d'entreprise pas très sûre d'elle-même face au géant Radio-Canada, le "10" d'aujourd'hui garde peu de traces.

Mais cette croissance peut-elle se poursuivre au cours des dix prochaines années? Quelles orientations prendra la machine, maintenant bien rodée, qui avec des budgets relativement prudents s'est installée solidement aux premiers rangs des cotes d'écoute et s'est créé un auditoire fidèle et satisfait?

L'homme qui peut répondre à ces questions est Roland Giguère, pendant huit ans directeur général et maintenant président de Télé-Métropole (depuis la mort du fondateur, J. A. de Séve). En vingt-cinq ans il a vécu tous les aspects et a fait à peu près tous les métiers de la télévision: annonceur, puis réalisateur, puis chef de service au réseau d'Etat, et enfin grand patron de la télé privée montréalaise.

"La croissance, dit-il, ne pourra pas se poursuivre d'une façon aussi rapide. Jusqu'ici, nous avons progressé au rythme du médium, et profitant de l'essor sans précédent de l'économie en général. Cependant depuis deux ans notre économie n'est plus aussi bondissante, et nous nous en ressentons comme tout le monde."

Par ailleurs, le "10" diffuse actuellement pendant près de 18 heures par jour; 98 p. 100 de ses émissions sont présentées en couleurs; et une sorte d'équilibre semble s'être créé entre les deux grands rivaux au chapitre des cotes d'écoute. Devant ces constatations, dans quelle direction pourra se faire l'évolution pendant les années qui viennent?

"Il n'est pas question, sous aucune considération, d'augmenter nos heures de diffusion. Nous considérons que notre horaire, sur ce point, en est à un état optimum; si changement il y a, il se fera peut-être dans le sens d'une condensation, d'un resserrement des heures."

"D'autre part, nous n'envisageons pas de changement technique

majeur dans un avenir prévisible. A u c u n, en tout cas, de l'envergure de l'arrivée de la couleur. Que peut-il survenir? La télévision en trois dimensions? Pas avant quelques années. La télévision en cassettes? Il lui faudra sans doute quelque temps avant de s'imposer: après cinq ans, seulement 16 p. 100 des télé-spectateurs sont équipés pour la couleur. Les satellites? Cela peut changer le mode de communication, pas le contenu."

Quant à l'équilibre des cotes d'écoute, M. Giguère estime qu'il est en partie le fait d'une concurrence assez déloyale de la part de Radio-Canada: "Nous sommes obligés d'établir nos budgets en fonction de nos revenus, alors qu'à Radio-Canada il n'y a aucun rapport entre les tarifs de publicité et le coût réel des émissions."

Dans l'ensemble, donc, on ne prévoit aucun développement spectaculaire dans l'histoire de Télé-Métropole, sauf un: la création, probablement pour septembre prochain, du deuxième réseau de télévision de langue française au Canada, reliant les postes privés de Montréal, Québec et Chicoutimi.

"Pour le moment, note Roland Giguère, le réseau jouera son rôle presque uniquement dans le domaine de l'information. Nous échangerons des émissions de nouvelles, ou des parties d'émissions de nouvelles. Cela nous permettra, entre autres, d'être alimentés directement de Québec sur ce qui se passe à l'Assemblée nationale."

"Eventuellement, nous ajouterons aussi des émissions d'affaires publiques: entrevues importantes, couverture d'événements particuliers. En fait, il s'agit surtout d'un service supplémentaire offert à notre clientèle. Pendant les deux premières années, il est probable que le réseau nous coûtera de l'argent."

En effet, actuellement, il est bien plus économique d'enregistrer à l'avance les émissions et d'envoyer le ruban dans les postes affiliés que de les transmettre en direct par le réseau.

Celui-ci, d'autre part, ne devrait pas causer de transformations importantes dans le fonction-

nement de Télé-Métropole. Il n'est pas question, par exemple, que le poste de la rue Alexandre-de-Sève devienne le grand centre de production sur lequel repose la presque totalité de la programmation du réseau, comme c'est le cas pour Radio-Canada à CBFT: "Chaque station du réseau, dit M. Giguère, doit demeurer bien implantée dans sa région et produire elle-même une quantité d'émissions destinées particulièrement à son public."

Par ailleurs, CFTM fournit déjà de nombreuses heures de programmation à des postes de l'extérieur sous forme de rubans magnéto-optiques. Cette politique se poursuivra et prendra probablement plus d'importance, c'est tout.

Il est peu vraisemblable, aussi, que le type d'émissions présentées change brusquement. Il y aura sûrement des améliorations à apporter, des trous à combler, des tendances qui se feront jour: "Nous avons l'intention de poursuivre nos expériences dans le domaine des téléromans. Il y a longtemps que nous songeons à présenter des pièces de théâtre, et ça se fera sans doute. Il se peut qu'il y ait de plus en plus de "spectaculars" comme en font les Américains."

"D'autre part, nous aimerions bien ajouter à notre horaire la diffusion d'événements sportifs, mais Radio-Canada monopolise ce domaine actuellement à tel point qu'ils en ont trop. Nous avons bien l'intention de nous battre pour rétablir l'équilibre."

Des ombres au tableau? D'après Roland Giguère il n'y en a vraiment qu'une, mais elle est de taille. C'est la création possible d'un troisième poste de télé de langue française à Montréal.

Si l'on excepte ce danger éventuel, le "10", après 10 ans d'existence, s'installe confortablement dans un avenir qui ressemblera assez à son passé.



MONIQUE MILLER NE FAIT PAS UNE CARRIÈRE, MAIS UN MÉTIER

par Yves LECLERC

La plupart des artistes envisagent leur métier comme "une carrière". Ce qui veut dire projets, plans à plus ou moins long terme, progression dans l'estime du public et dans l'échelle des cachets. Ce qui veut dire espoirs et ambition et déceptions.

Pour Monique Miller, rien de tout cela n'est vrai: "Je ne fais pas une carrière, dit-elle, mais un métier." Et son statut de tête d'affiche est si bien établi depuis des années, aussi bien à la télévision qu'au théâtre, qu'on est obligé de la croire: elle n'a plus rien à prouver, ni à nous ni à elle-même.

Elle se contente de faire un métier qui lui plaît, qui a ses bons et ses moins bons moments. Sa seule véritable ambition, c'est de continuer. C'est de jouer les rôles les plus intéressants possibles, que ce soit au théâtre, à la télévision ou au cinéma.

Qu'on la voie beaucoup moins que jadis au petit écran ne la dérange pas: elle fait, par contre, beaucoup plus de théâtre.

Elle a fait une tournée à travers la province avec le TPQ, et elle en fait une autre en Europe ce printemps avec le TNM: deux projets qu'elle n'aurait pas pu réaliser à l'époque où elle devait demeurer à Montréal presque à l'année longue, "prisonnière" d'un rôle de téléroman.

"Pendant douze ans, dit-elle, j'ai joué sans discontinuer dans des séries régulières. Et la plupart du temps, j'étais de toutes les émissions d'une saison. Vous savez, on finit par s'en lasser. Je n'ai pas de continuité cette année, ni pour l'an prochain. Mais pour la saison suivante j'ai un projet."

Il ne s'agit pas pour elle de savoir si elle préfère la télévision au théâtre ou vice-versa. Il s'agit de savoir si le projet est intéressant ou pas, si elle a envie de le faire:

"J'ai fait des choses que je crois très bonnes au théâtre, où moins de vingt mille personnes les ont vues. C'était le cas, par exemple, de "Rita Joe", à la Comédie-Can-

adienne. J'ai aussi joué des textes faibles pour 600,000 personnes à la télé. Il est évident que je préfère le premier au deuxième. Mais je préfère aussi une bonne émission à une mauvaise pièce."

L'an dernier, elle a refusé deux contrats pour pouvoir faire un film. Et voilà qu'elle ne fait pas le film non plus, "pour une question de sous", précise-t-elle. Ce sont des choses qui arrivent. Par contre, elle s'était promis un hiver tranquille, avec seulement les répétitions de la tournée du TNM... mais on lui offre un rôle intéressant. Quoi faire? Accepter.

Parce qu'elle ne joue pas le jeu de l'ambition, on se rend compte que pour elle il n'y a pas de "grandes orientations". Il y a des rôles. Certains qu'elle regrette d'avoir faits, d'autres qu'elle regrette de ne pas avoir pu jouer plus longtemps. Une chose compte: une certaine variété dans le travail.

"Je ne pense pas, dit-elle, que j'aimerais jouer une même pièce pendant

un an ou deux, comme cela se fait à Paris ou à New-York. J'ai fait 150 représentations environ de "Bousille et les justes", et j'en avais assez." Au fond, l'habitude qu'on a ici de garder un spectacle à l'affiche de quatre à six semaines fait plutôt son affaire. Ça permet de changer.

Pendant trois semaines elle va tourner un épisode de la série "la Feuille d'érable", et elle a hâte: "C'est du cinéma, et j'aime bien le cinéma."

Du cinéma? Pour Monique Miller, oui. Parce que ce qui compte ce n'est pas de voir son nom sur une marquette, c'est le genre de travail qu'elle fait. Que le résultat soit ensuite présenté sur grand ou petit écran, quelle différence?

Bien sûr l'accueil que lui réserve le public ne la laisse pas indifférente. Loin de là. Mais ce n'est qu'un des éléments du métier qu'elle fait jour après jour, mois après mois, avec ses plaisirs et ses ennuis.

Le rêve de Julie Arel s'appelle Barbra

Julie Arel a fait un joli disque, fort bien reçu par les critiques, mais elle n'en est pas vraiment satisfaite: "Ce n'est pas tout à fait moi", dit-elle. Mais qu'est-ce exactement que Julie Arel?"

Une grande jeune fille sportive au large sourire. Une voix souple et solide dont on soupçonne qu'elle n'a pas encore été exploitée à fond. De longues mains, très expressives, qu'elle ne sait pas toujours utiliser à leur juste valeur. L'ambition de faire des choses d'une certaine qualité. La passion de la musique.

Toute jeune, elle avait déjà décidé qu'elle chanterait, et aussitôt que ça a été possible, elle en a fait son métier. Aujourd'hui, elle voudrait bien qu'on oublie Julie Arel à ses débuts, "maîtresse de cérémonies" chantante dans les cabarets; mais c'est quand même ainsi qu'elle a fait ses classes, qu'elle a commencé à prendre de l'expérience.

La différence entre elle et tous les autres qui font cet ingrat métier, c'est qu'elle s'en est sortie. Elle ne chante plus les succès du jour "comme les vraies vedettes" et si elle n'en est pas encore au point où des auteurs écrivent spécialement pour elle, elle a quand même un style et une personnalité en scène qui lui permettent de s'approprier les chansons qu'elle interprète.

Mais que peut être sa carrière? Elle a travaillé trop fort pour avoir envie de devenir une simple vedette de cabarets, et par contre elle n'envisage pas de faire

carrière sur disque seulement. Elle a besoin du public, d'un auditoire qui l'écoute. En province, il y a les salles de Cégep, bien sûr, mais à Québec et à Montréal? Pour faire "les grandes salles", il faut une répu-



tation qui n'est pas facile à établir, et qui représente des investissements importants.

Son rêve, ce serait de faire une carrière dans le genre de celle de Barbra Streisand (qui est une de ses idoles). Mais est-ce possible?

Y. L.



PAR RENE HOMER-ROY

RENE HOMER-ROY est en vacances. Sa chronique paraîtra dès son retour la semaine prochaine.



photo Antoine Daillet, LA PRESSE

KARO: "Je suis entourée de gens sympathiques"

LE BEAT DE KARO: UN HIT, DEUX FLOPS, UN HIT, DEUX FLOPS, UN HIT...

par Yves LECLERC

Karo me raconte l'époque où ses disques étaient vendus par tous les boulangers des Cantons de l'Est :

"Il y avait un type à Sherbrooke qui rachetait des pistes d'orchestre des succès de Montréal, et qui me faisait chanter les chansons. Ça me donnait \$50 chaque fois. Il en faisait des disques, et c'étaient les épiciers et les boulangers de la région qui les vendaient à leurs clients. Trente-neuf cents pour les boulangers, quarante-neuf pour les épiciers. Ça marchait très bien.

"A la même époque, je faisais de la boîte à chanson. Un peu de tout, d'Antonio Carlos Jobim à Gilbert Bécaud. D'ailleurs, Bécaud c'a été la grande influence sur ma carrière, c'est mon grand rêve de le rencontrer un jour..."

Dans le studio vide de Tony Roman, elle est de-

bout, appuyée au piano. Je ne vois que sa jolie tête de fille de petite ville qui a décidé de réussir à Montréal, et qui y est parvenue. Elle s'est fait un nom et des succès qui se poursuivent au rythme, dit-elle en riant, "de un "hit", deux "flops", un "hit", deux "flops"... J'espère que ça va changer maintenant, parce qu'actuellement j'ai un "hit".

Pour elle, de toute façon, la célébrité c'est une question de persévérance. Avant de percer, elle a à peu près tout tenté de ce qui s'appelle chanson : "J'essayais dans tous les sens, parce que je me cherchais, et je me disais : s'il y a quelque chose qui débloque, c'est ça qui sera la bonne voie.

"J'ai même chanté à la télévision de Sherbrooke en m'accompagnant avec un ukelele. Les gens trouvaient ça comique, moi pas : c'é-

tail sérieux, mon affaire."

Ça l'est encore, à l'entendre parler, et on n'est pas si sûr qu'elle a dépassé vraiment l'époque du ukelele. Il y a en elle un déconcertant mélange de volonté, de finesse et de grosse naïveté.

Cheveux châtain en petites vagues autour d'un visage d'ange mutin, pull noir et jupe midi. Presque une collégienne, mais une collégienne d'avant les CEGEP. Un air de frivolité qui est sans doute vrai autant que sa ferme intention de réussir. Un air de fragilité qui, lui, est sans doute menteur.

"Fragile? Non. J'ai une bonne santé, mais il faut que je dorme. Beaucoup. Au moins dix heures par nuit quand je fais du cabaret. Ce qui est délicat, c'est ma voix. S'il y a un courant d'air dans une pièce, je le sens rien qu'à la façon dont je parle. Si je suis fatiguée, je n'ai plus de voix du tout. Et il faut que j'y fasse attention, parce que, n'est-ce pas, c'est le petit instrument du métier."

Elle a des moments de lucidité, des mots qui contrastent avec le ton sérieux qu'elle adopte pour parler de ses "compositions". Par instants, on sent que ses chansonnettes, pour elle, c'est la chose la plus grave au monde, mais quelques secondes plus tard elle dira par exemple :

"J'ai une idée pour faire des chansons pour enfants. Je n'en ai jamais fait, mais dans le fond mes compositions jusqu'ici c'était un peu fait pour les enfants..."

Elle parle facilement, d'abondance, s'autant d'un sujet à l'autre. Et pourtant elle prétend qu'elle est timide :

"En personne, oui, pas sur scène. Sur scène, je suis une autre personne. Je me défoule. Les applaudissements me font tout oublier. Si les gens parlent ou font du bruit en buvant, je me sers de ça. Je leur dis des choses. Je veux qu'ils aiment ça, qu'ils m'aiment, qu'ils se détendent..."

"Autrefois je croyais que j'aimais la solitude, mais ce n'est pas vrai. Si je passe une soirée seule chez moi, je deviens nerveuse. Alors je vis entourée de gens."

"Des gens sympathiques", comme le dit le titre-cliché de son dernier 45-tours.

Deux émissions pour une inconnue

Isabelle Pierre a quitté "Samedi Jeunesse". Une inconnue, ou presque, la remplace.

Elle s'appelle Madeleine La Roque. Son métier: mannequin.

Madeleine La Roque ("en deux mots, dit-elle, avec un R majuscule, c'est une vieille tradition dans la famille") est née à Amqui, dans la Mata-

pédia, mais c'est à Montréal qu'elle a étudié. Son coiffeur, qui s'y connaît, lui a un jour trouvé le type mannequin et l'a engagée dans cette voie. Elle fut mannequin pendant cinq ans.

Un jour, elle en eut assez.

"Le mannequin est un objet. Il ne doit pas avoir de personnalité."

Il se trouve que Madeleine La Roque a une personnalité.

Les Cyniques, perspicaces et bon enfant, lui ont donné un petit rôle dans l'émission qu'ils avaient à la télévision pendant deux étés. Elle s'en tira fort bien.

Cela la mena à la radio, qui lui confia en septembre l'émission

"Formule J", qu'elle anime avec Jacques Houde. Elle y fait aussi le travail de chercheuse. Travail qu'elle accomplit également à "Samedi Jeunesse" depuis le début de la saison.

Isabelle Pierre ayant dû s'absenter pendant sept semaines pour suivre Pierre Lalonde en tournée, Madeleine La Roque la remplaça et fit si bien qu'on lui offrit le job d'Isabelle Pierre quand celle-ci se déclara trop occupée pour garder cet emploi.

Voilà Madeleine La Roque avec deux émissions sur les bras. C'est beaucoup pour une néophyte !

Elle y était tout de même préparée par huit ans de piano, des cours de pose de voix, deux ans de Beaux-Arts et de nombreux voyages.

S. D.



photo Roger St-Jean, LA PRESSE

Pourquoi suis-je ckaciste?



MOUSTIQUE

Vous savez, la radio c'est comme un artiste: l'ensemble de ses qualités fait le succès de sa personnalité. Or, c'est l'ensemble de ses émissions qui fait le succès de CKAC. Elles démontrent que CKAC a une personnalité forte qui passe la rampe.

CKAC 73

SPEC SAIT TOUT

● Jean Beaulne est bien embêté: les rubriques judiciaires des journaux parlent de l'arrestation du chanteur soliste de son groupe les Bel Kanto, accusé de "délit de fuite et de conduite sans permis". "J'ai beau chercher, je n'arrive pas à comprendre, nous a raconté Jean Beaulne. Aucun des gars du groupe ne porte ce nom — il s'agit d'un certain Bernard Daigneault. Je ne vois vraiment pas pourquoi les Bel Kanto sont mêlés à cette histoire..."

POURQUOI LE MONDE

EST SANS AMOUR

MIREILLE MATHIEU
80091



LES DISQUES BARCLAY LTÉE



spec service

VARIÉTÉS

AU BAR DU MUSIC-HALL

6965 St-Hubert
Les Prophètes.
En sem.: 10:30 et 12:30. Fin de sem.: 9:30, 11:30 et 1:30.
BLACK BOTTOM
22 est, Saint-Paul
Cane et Abel: jeudi, vendredi, samedi et dimanche.
CAF'CONC'
Hôtel Château Champlain
Place du Canada
Spectacle du "Moulin rouge".
Spectacles: en sem.: 8:45, 11:15. Vendredi, samedi: 8:30, 10:30, 12:30.

CAFE DE L'EST

4558 est, Notre-Dame
Les Aquarelles et Jézabel Sidemen.
En sem.: 10:30, 1:30. Vendredi et samedi: 9:30, 11:30, 1:00. Dimanche: 9:30, 11:30.

CAFE EL PASO

2901 Lachine
Les Hombres.
Toute la semaine à partir du mercredi, à 9:00.

CAFE RAINBOW BAR

4821 est, Notre-Dame
Maxime.
Vend. et sam.: 9:30, 11:30 et 1:30. Dim.: 6:30, 8:30 et 10:30.

CAFE DU NORD

10715, boul. Pie-IX
Rina Berti.
En sem.: 10:30 et 1:30. jeudi,

vendredi et samedi: 9:30, 11:30 et 1:30. Dimanche 6:30, 8:30 et 10:30.

CAFE ST-JACQUES

415 est, Ste-Catherine
Benny Barbara et sa Fiesta latina: 9:00.

CHATEAU BERTHELET

Berthierville
Isabelle Authier.

CHEZ CLAIRETTE

1456 de La Montagne
Théâtre-cocktail: "les Tourtereaux ou la vieillesse frappe à l'aube", du lundi au jeudi: 5:45. Vendredi et samedi: Jacques Blanchet.

ESQUIRE SHOW BAR

1224 Stanley
Buddy Johnson et The New Society Band.
10:30, 11:45, 1:00, 2:15.

HOTEL AVIATION

4325 chemin Chambly,
Tony Scott et Robert Vimon.
Sem.: 10:00 et 11:30. Ven., sam. et dim.: 10:30 et 1:00.

HOTEL LAPINIERE

2155 boul. Lapinière
Gregory.

HOTEL LAPOINTE

Saint-Jérôme
Claude Landré. Spectacles: jeudi, vendredi et samedi: 10:30 et 12:30. Dimanche: 9:00 et 11:00.

HOTEL PONT-VIAU

31 Boul. des Laurentides
Jacques Bélanger.

LE PORTAGE

Hôtel Bonaventure
A compter de lundi. The Straight As et The Pastor Brothers.
Les Coronados et les Variety Fare.

LA PORTE ST-DENIS

4596, rue St-Denis
Gaëtan Roy.
Spectacles: en semaine à 10:30 et 1:30, ven. et sam. à 9:30, 11:30 et 1:30. dim. à 6:30 8:30 et 10:30.

SALLE BONAVENTURE

Hôtel Reine-Elizabeth
900 ouest, Dorchester
Les Goldiggers.
En sem.: 9:30 et 11:30. Le samedi: 9:30 et 12:00.

SALLE WILFRID PELLE-TIER

Place des Arts

A compter de vendre: Mireille Mathieu. Spectacles: vendredi et dimanche: 8:30. Samedi: 7:00 et 10:00.

LE QUEBECOIS

223 Boul. des Laurentides
Pont-Viau
Daniel Giraud.

THEATRE DES VARIETES

4530 Papineau
Stéphane jusqu'à dimanche. A compter de lundi: Willie Lamothe.
Spectacles: lundi au vendredi: 8:00. Samedi: 8:00 et 11:45. Dimanche: 8:00.

THEATRE MAISONNEUVE

Place des Arts
Georges Moustaki, vendredi, samedi et dimanche. Spectacles: 8:30. A compter de mardi: Renée Claude. Spectacles: 8:30.

L'ATRE

4461 St-Denis
Berka.
En sem. et le dimanche: 10:00. Jeudi, vendredi et samedi: 9:00 et 11:00.

LA BUTTE A MATHIEU

2554 Monty, Val-David.
Les Cyniques.
Samedi à 9:00 et 11:00.

BACK DOOR

Bill Garritt et Ryan Sharon
Spectacles: 8:30.

CENTRE CULTUREL DE BELOEIL

Beloeil.
"Suite pour une Belle dormant au bois".
Vendredi et samedi.

CHANTECLERC

Ste-Adèle en Haut
Ginette Reno.
Samedi. 9:00 et 1:00.

LE PATRIOTE

1474 est Ste-Catherine
"Trois Mâles heureux".
Patriote à Clémence
1474 est, Cte-Catherine
Dionysos.

PATRIOTE DE STE-AGATHE

Ste-Agathe
Yvon Deschamps
Samedi: 8:00 et 11:00.

RESTAURANT FADO

423 St-Claude
Germano Rochas. ballade du Vieux Portugal.

YELLOW DOOR

Danny Farner.
9:30 jeudi, vendredi et samedi.

BOÎTES À CHANSONS

MICHEL GELINAS, en collaboration avec CJMS RADIO MONTREAL, présente du 1er au 7 février

HUGUES AUFRAY

Billets de \$2.00 à \$6.50

Billets aussi en vente chez SAUVE FRERES, 6554 St-Hubert et aux Galeries d'Anjou

THÉÂTRE MAISONNEUVE
PLACE DES ARTS, Montréal 129 (Québec) Tél: 842-2112

UNE PRÉSENTATION DES PRODUCTIONS SUR SCÈNE LTÉE

renée claud

19 JAN. AU 1er FEV.
relâche 26

Billets: semaine: \$2.00 à \$5.00
samedi: \$2.50 à \$5.50
Billets en vente chez Sauve Freres, 6554 St-Hubert et aux Galeries d'Anjou

THÉÂTRE MAISONNEUVE
PLACE DES ARTS, Montréal 129 (Québec) Tél: 842-2112

ASTERIX
4220 Drolet
Christian Leclerc: samedi: 9:00.

les jérôlas... en rappel!

23-24 JANVIER
matinée 24 à 2:30 p.m.
Billets \$3.00 à \$8.00

BILLETS AUSSI EN VENTE CHEZ SAUVE FRERES, 6554 ST-HUBERT ET AUX GALERIES D'ANJOU

UNE PRÉSENTATION DES PRODUCTIONS SUR SCÈNE LTÉE

ROBERT CHARLEBOIS

26 AU 31 JANVIER

Sam.: Spectacles 7:00 et 10:00 p.m.
Billets: Sem.: \$2.00 à \$4.50
Sam.: \$2.50 à \$5.00

Billets en vente chez Sauve Freres, 6554 St-Hubert et aux Galeries d'Anjou

une présentation des Productions sur Scène Ltée

MIREILLE MATHIEU

15-17-21-22 janvier

Samedi 2 spectacles 7:00 et 10:00 p.m.
Billets Sem.: \$2.50 à \$6.00
Sam.: \$3.00 à \$6.50
Aussi en vente Sauve Freres 6554 St-Hubert et Galeries d'Anjou

SALLE WILFRID-PELLETIER
PLACE DES ARTS, Montréal 129 (Québec) Tél: 842-2112

RENDEZ-VOUS (SPECIAL)
AU CLUB 5000
avec Michel Suro
5 à 7 lundi au vendredi
Hors d'oeuvres gratuits

DINER D'HOMMES D'AFFAIRES OU TABLE D'HÔTE
Cuisine Française ou Chinoise à son meilleur

Venez visiter notre Salle à Dîner accueillante spécialement les Samedi et Dimanche Soirs pour y déguster notre BUFFET CHAUD et FROID en dansant avec le populaire ENSEMBLE MAURICE — Bébé GROSS à l'accordéon

Le dynamique ANDRE ARCHAMBAULT à l'orgue
Une surprise vous attend tous les soirs à notre bar salon

Réveillon Restaurant

5000 EST, RUE SHERBROOKE
coin Viau — Montréal P.Q.
Pour Réceptions de Mariages, Anniversaires ou Meetings
Signalez: 255-2823

SALLE WILFRID-PELLETIER
PLACE DES ARTS, Montréal 129 (Québec) Tél: 842-2112

SALLE WILFRID-PELLETIER
PLACE DES ARTS, Montréal 129 (Québec) Tél: 842-2112

démenti, démenti, confirmé, confirmé

CLAUDE LANDRÉ ANIMATEUR DE ZOOM?

La société Radio-Canada est dans l'ensemble satisfait des résultats des derniers sondages. Mais

CONFIRME— Luc et Lise Cousineau animent une émission quotidienne à CKVL depuis quelques jours. De 4 heures p.m. à 7 heures p.m. Et la direction de cette station de radio se dit très heureuse des résultats. "S'il n'en tient qu'à nous les Alexandrins resteront ici longtemps", nous a confié un porte-parole officiel de CKVL.

UNE SÉRIE RÉGULIÈRE
À CKVL POUR LUC
ET LISE COUSINEAU

DEMENTI — On a levé les bras au ciel à Radio-Canada: dans quels couloirs ces rumeurs peuvent-elles bien courir? C'est un démenti formel, catégorique, absolu. "C'est archi-faux, s'est exclamé Marc Hamelin, de Radio-Canada. Il n'en est pas question. C'est de la haute fantaisie!" N'est-ce pas tout simplement, une nouvelle prématurée? Pas davantage, nous fut-il répondu.

JEAN LEVESQUE

SUITE DE LA PAGE 6

Lévesque et Pierre Pascau. Quand, après le départ de Pierre Pascau, Jean Lévesque est revenu à CKAC, pour continuer ce Point du jour dont il avait eu l'idée, il venait de passer trois ans au ministère des Affaires étrangères, dans le service qui assurait la liaison entre le ministère (et le gouvernement) et le Service international de Radio-Canada, lequel, jusqu'à récemment, avait un statut particulier. "Ce furent trois années enrichissantes", me disait-il, l'autre jour.

Jean Lévesque est un homme cultivé, un peu solitaire (par la force des choses, peut-être), d'une grande rigueur intellectuelle, aimant les choses claires. Avec lui, il faut toujours préciser sa pensée, j'en ai fait l'expérience. Mais il s'impose à lui-même une

grande précision dans l'énonciation de ce qu'il pense — ceux qui l'écourent le savent. Je ne l'ai jamais, pour ma part, trouvé ambigu. Et, il faut le dire, ce n'est pas un showman, comme d'autres le sont, et je ne pense pas qu'il ait jamais fait d'effort pour le devenir. Mais il a une clientèle qui ne le lui

demande pas. C'est à son honneur et à l'honneur de ses auditeurs. Parmi ces auditeurs, il y en a qui sont de gauche, et d'autres qui sont de droite, qui profèrent régulièrement, contre lui, par téléphone et par lettre, les pires menaces, contre lui et contre ses proches. En un certain sens, cela le rassure.

LE VILLAGE AFRICAÏN

Le salon de divertissement à l'ambiance la plus agréable à Montréal

À L'AFFICHE
À COMPTER DU
18 JANVIER

LE SENSATIONNEL DUO
KENNY MITCHELL
POUR VOUS DIVERTIR

Seaway
MOTOR INN

Guy et Dorchester
932-1411

Le Patriote

1474 EST.
SAINT-CATHERINE
Tél.: 521-6666 — 523-1131

du 12 au 24 janvier

"LES MÂLES HEUREUX"

Jean Stéphane — Jean Lou Chauby
Jean-Guy Moreau

CHEZ CLÉMENCE: Dionysos

LE PORTAGE

Un trio extrêmement talentueux qui exprime les états d'âme les plus divers avec un raffinement exceptionnel.

THE CORONADOS

VARIETY FARE



Spectacle: de 8 hres à la fermeture
en haut à l'Hôtel Bonaventure

DU 11 AU 17 JANVIER

STEPHANE

SOLANGE PROVOST et la troupe

Théâtre des VARIÉTÉS

4530 Avenue Papineau, Montréal 377
526-9211 — 526-9212

À VENIR

18 jan.
WILLIE LAMOTHE

25 jan.
GRANDE REVUE MUSICALE
avec GILLES LATULIPPE
et OLIVIER GUIMOND

8 fév.
RENÉE MARTEL



Venez aux grands Spectacles d'hiver '71



Gilles Vigneault
samedi 9 janvier



Ginette Reno
samedi 16 janvier



Jacques Michel
samedi 23 janvier



Les Jérolas
samedi 30 janvier



Les Cyniques
samedi 6 février



Les Cyniques
samedi 13 février



Jean-Pierre Ferland
samedi 20 février



Renée Claude
samedi 27 février



Robert Charlebois
samedi 6 mars



Robert Charlebois
samedi 13 mars



Yvon Deschamps
samedi 20 mars



Yvon Deschamps
samedi 27 mars

le **Chantecler**
STE ADELE-en-Haut

Un véritable gala d'artistes chaque samedi soir du 9 janvier au 27 mars. Deux présentations à 9 heures et 11 heures dans le nouveau Grand Salon. A 42 minutes de Montréal par l'autoroute des Laurentides. Tournez à gauche aux feux de circulation dans Ste-Adèle et suivez les enseignes. Pour une soirée inoubliable Le Chantecler vous propose également son Buffet-Dansant du samedi soir. Dégustez un fin buffet chaud et froid et dansez aux airs du quatuor Barry Graham jusqu'à 1:30.

Réservations: Montréal 866-6661 • Ste-Adèle 229-3555





LES HOMMES INVISIBLES

Par GEORGES-HEBERT GERMAIN

(collaboration spéciale)

Au commencement, il y eut le LSD. Pour commencer, pour partir cette histoire-là. Le LSD, 1965. San Francisco, l'Acid Test et le Grateful Dead.

Le Grateful Dead c'était, au commencement, un groupe comme un autre : rock, rhythm & blues bien taillé, bien coupé, mise en plis solide, simple et ordinaire. Ça ne cassait rien. Parce que rien n'était facilement cassable. Pas même le rock qui devenait peu à peu un art plastique et décoratif. Musique de centre d'achats, musique de danse, de club de nuit. Le Grateful Dead fait alors du 10 à 3 cinq ou six soirs par semaine. Comme Joe Finger Ledoux.

Mais, parallèlement à leur travail de musiciens de club, les gars du Grateful Dead essayaient d'étendre leur champ d'opérations humaines et d'élargir leurs horizons musicaux. Le Grateful Dead se demande à quoi la vie, la mort, l'amour, l'amitié, la politique, la guerre, la misère, la mu-

sique, le soleil et les étoiles riment. C'est ce qu'ils se demandent en battant la campagne (ce sont des fous), en fouillant le rock (ce sont des musiciens de génie) et en le mettant à nu afin de le féconder (ce sont des hommes) et d'y découvrir un riche filon, le filon à exploiter (ce sont des prospecteurs, des aventuriers) jusqu'au bout, à n'importe quel prix, par n'importe quel moyen (ce sont des sages, des saints, des mystiques à l'état sauvage). Par n'importe quel moyen. Et si la montagne ne vient pas à Mahomet, Mahomet ira à la montagne. Sur le rock mis à nu, le LSD s'est avéré être un puissant détonateur. Il a permis, comme disait Aldous Huxley, de défoncer les "portes de la perception".

Et le Grateful Dead se tenait juste sur le bord de la porte avec sa capsule d'acide dans la main. Stoned comme une étoile de première grandeur. Outasight music. Insaisissable, intoucha-

ble, invisible. Naissance de l'acide-rock, dans le bruit et la fureur. "La vie est une histoire de fou pleine de bruit et de fureur". William Shakespeare.

L'Acid Test va rester un des grands moments de la courte histoire de la musique populaire. Peut-être aussi un des grands moments de cette "histoire de fou pleine de bruit et de fureur". Avec des implications, des significations sociales, culturelles et même politiques. Le premier Acid Test eut lieu au printemps 1965. C'était une grande épreuve psychotechnique qui devait se passer en groupe et sous l'effet d'une forte dose de LSD.

Les membres de la Grateful Dead Family (qui ne comprend pas que des musiciens) se réunissaient dans une grande salle où l'on avait installé des micros et des haut-parleurs un peu partout, des instruments de musique, des chambres d'échos, des magnétophones, et une salle de contrôle où des

opérateurs enregistraient l'essentiel des événements sonores qui se produisaient pendant le Test. Et tout passe et repasse par les haut-parleurs, avec parfois quelques secondes de retard, ou avec de l'écho ou de la distorsion ou rien... Et les Grateful Dead plongent dans le chaos qu'ils ont créé et entretenu jusqu'à ce que, peu à peu, les sons, les paroles, les gestes, les cris de chacun s'organisent et s'harmonisent, jusqu'à ce que se produise la magie de la communication, de la réponse, de la musique.

Battre la campagne

L'Acid Test était une expérience, "pour voir jusqu'où on pouvait aller, une fois les portes de la perception franchies". Le LSD était un moyen d'aller au-delà des formes anciennes, dans l'indéterminé, dans l'inconnu. Et la musique, c'était aussi un moyen, un instrument, pour explorer l'indéterminé et l'inconnu.

Le poète français André Breton, qui a été pendant de longues années une sorte de guru pour l'école surréaliste française, détestait la musique, parce que, disait-il, "c'est de l'indéterminé". Les Grateful Dead eux, sont allés volontairement au bout de l'indéterminé, de l'inconnu et ils ont improvisé, au fur et à mesure de leurs voyages, une vie et une musique nouvelles. Aujourd'hui, l'Acid Test est passé, réussi. Et ce qu'ils font maintenant (leurs deux derniers longs-jeux, Workingman's Dead et American Beauty) est complètement différent de la musique acide, psychédélique, outasight de Oaxomoxoa, de Grateful Dead et Anthem of the Sun. Aujourd'hui, ça se passe à la campagne, dans le country & western, et ça ressemble à Crosby, Stills & Nash ou à the Band et à Dylan.

Ce qui est resté de l'Acid Test, c'est une formule toute faite que de nombreux musiciens

et groupes rock ont utilisée, un amas informe de clichés, de répétitions et d'imitations. Les Grateful Dead ont fait école malgré eux. Leur musique était une expérience, on en a fait un système. Heureusement pour eux, ils en sont sortis à temps, pour vivre d'autres expériences, celle de Workingman's Beauty et d'American Reality.

Jerry Garcia et ses musiciens ont fondé San Francisco en 1965 avec l'Acid Test et l'acide-rock. Et depuis lors, le "son" San Francisco s'est répandu dans toutes les couches de la musique populaire, à tel point "qu'il en est devenu comme invisible, parce qu'il est partout, parce qu'il est universellement accepté, nécessaire, vital". Avec l'Acid Test et le Grateful Dead, l'idée est née que c'est tout le monde qui fait la musique et qui y participe. Et le musicien disparaît dedans. Comme tout le monde.



Dionysos, c'est le soliste Paul-André, à gauche, et ses amis André, Robert, Jean-Pierre et Eric.

Pour ceux qui se sentent l'âme slave

Vous sentez-vous l'âme slave? Romantique et excessive?

Ou peut-être avez-vous quelque belle à séduire, dont un violon tzigane ferait fondre la froideur?

Dans ce cas, l'orchestre roumain du Bucharest Steak House, rue Stanley, devrait combler vos désirs. Les cinq musiciens gipsies vous enlèvent avec fougue un répertoire qui va des succès d'Elvis Presley aux mélodies populaires russes, en passant par les airs de leur propre folklore.

Ce n'est pas une musique à écouter passivement. Ou bien vous entrez dans le jeu, avec tout ce qu'il a de chaleureux et de mélo à la fois, ou bien vous vous retirez discrètement. Comment, en effet, rester impassible quand le violon vous chante à six pouces du nez?

En plus du trio habituel (cymbalum, violon, contrebasse) auquel nous ont habitués les boîtes hongroises, le groupe comprend un accordéon et une flûte de Pan (jouée d'ailleurs avec beaucoup de virtuosité). Comme le veut la tradition tzigane, les musiciens quittent par moments la scène pour se promener dans la salle et sérénader les gens assis aux diverses tables.

La nourriture est assez agréable, mais les prix sont plus élevés que dans la moyenne des "steak houses". Le décor est propre, un peu lourd, selon la coutume des boîtes d'Europe centrale, mais pas trop chargé.

Un coin où, selon votre état d'âme, vous pouvez aller faire un tour en joyeuse bande, ou au contraire venir seul avec la dame de vos pensées... si elle aussi, ce soir là, se sent l'âme bien slave!

DIONYSOS: DONALD LAUTREC Y CROIT

Il y a six mois, Dionysos était un de ces dizaines, peut-être ces centaines de groupes underground qui tirent le diable par la queue en tentant de vivre de leur musique dans un Québec qui ne représente pas un marché assez important pour les faire subsister. Une de ces bandes de jeunes musiciens passionnés de rock qui louchent constamment vers le disque et les USA, seules solutions pour eux, semble-t-il.

Ces jours-ci, la maison Jupiter met sur le marché un microsillon, en français, de la musique de Dionysos, et le

groupe prend l'affiche pour 15 jours au Patriote à Clémence, qui a été jusqu'ici le fief presque exclusif des chansonniers et des humoristes québécois. Que se passe-t-il?

Deux choses. Tout d'abord, les cinq membres de l'équipe ont décidé, tout en conservant les tonalités et les rythmes bien américains de leur musique, de s'orienter vers le français. Ils se sont adjoint un parolier, Jean Larose, qui arrive à faire swinguer la langue de Molière à la cadence de leur rock n'roll. Et ils envisagent même de poursuivre leur carrière de l'autre côté de l'At-

lantique plutôt qu'au sud du 45e parallèle: leur disque est déjà "vendu" en France, où il doit sortir sur étiquette CBS (la version française de Columbia).

La deuxième chose qui leur est arrivée, et peut-être la plus importante, c'est que Donald Lautrec (et son gérant Yvan Dufresne) y croit. C'est Lautrec et Dufresne qui, après les avoir entendus, ont décidé de prendre leur avenir en main. Donald lui-même a dirigé la production de leur 33-tours, et depuis quelques mois déjà il parle d'eux en termes enthousiastes.

Cela ne veut pas dire

que pour Dionysos tous les problèmes soient réglés. En effet, ils viennent de sortir du petit milieu d'étudiants et de hippies qui les connaissait et les appréciait. Ils affrontent maintenant un tout autre public, plus large, mais beaucoup moins gagné d'avance. Et il est certain que l'oreille prend quelque temps à s'habituer à entendre la langue française hurlée sur les mêmes tons que l'anglais des Rolling Stones et de Led Zeppelin.

Il se produit d'ailleurs un assez amusant phénomène dont ils commencent seulement à se rendre compte. C'est qu'a-

près avoir voulu adapter une langue différente à leur musique, c'est leur langue maintenant qui commence à influencer sur la musique. "Depuis quelques jours, dit le soliste Paul-André, nous nous rendons compte qu'il apparaît dans nos improvisations des sons, des rythmes nouveaux. Une fois que nous les dominerons et les contrôlerons, ils orienteront sans doute notre travail dans de nouvelles directions... et nous avons hâte de voir ce que ça donnera."

Souhaitons-leur qu'ils ne soient pas les seuls à éprouver cette curiosité.

Y. L.

maxi-mini

le concours le plus facile jamais vu

maxi-mini, c'est 100 billets de mini-loto offerts à 50 gagnants chaque semaine.

maxi-mini, 10 gagnants par jour qui méritent non pas un, mais deux billets de la mini-loto de la semaine suivante.

En plus, un MAXI-GAGNANT tous les jours du lundi au vendredi, qui méritera un billet de l'Inter-Loto de janvier.

RÈGLEMENT: Il s'agit du concours le plus facile jamais vu.

Tous les jours du lundi au vendredi CKAC choisit au hasard 10 noms, 5 dans le courrier accumulé, 5 dans l'annuaire téléphonique.

CKAC appelle ces auditeurs et leur demande d'identifier l'émision en cours et pour une bonne réponse ils méritent une double chance à la mini-loto.

Le MAXI-GAGNANT est soumis aux mêmes conditions.

VOUS VOULEZ GAGNER. RESTEZ AU 73 CAR CKAC C'EST LA STATION DES MAXI-CHANCES.

DU NOUVEAU

Vous pouvez participer par courrier, écrivez à: Concours Maxi-Mini, c.s. CKAC, 1400 rue Metcalfe, Montréal, en ayant soin d'inscrire lisiblement vos nom, adresse et numéro de téléphone.

CKAC 73

JACQUELINE BISSET:



"Je ne suis pas du tout Woman's Lib"

par LOUIS WIZNITZER

Vingt-cinq ans. Douze films. Une réputation qui monte en flèche. "Mieux que Rachel Welsh", prétend un journal américain, Jacqueline Bisset occupe dans le cinéma actuel une place de premier rang, et à part. Elle n'a rien d'une diva, d'une vamp. On la croise dans la rue sans la remarquer. Elle est la jolie fille qui travaille dans votre bureau ou qui est assise en face de vous dans l'autobus. Ses yeux verts, ses cheveux auburn, son sourire espiègle irradiant une sensualité fraîche. Elle vous regarde dans les yeux. On la devine franche, bien élevée, saine. Et cependant Cukor dit d'elle: "Elle est dans la grande tradition romantique". Et tour à tour Frank Sinatra, Steve McQueen et Albert Finney l'acceptèrent comme partenaire (elle résista à tous, soit dit en passant).

Jacqueline Bisset naquit (de père anglais et de mère mi-française) dans le Surrey, à 50 milles de Londres. Il y a un quart de siècle. Une enfance sans histoires à la campagne; puis elle voulut devenir danseuse. A 18 ans elle alla à Londres et travailla d'abord...

comme danseuse dans un café arabe. Elle fut mannequin à Chelea et grâce à des amis elle obtint un petit rôle dans "The Knack". Puis ce fut "Casino Royale", mais James Bond la remarqua à peine tant il avait l'embarras du choix. Dans "Two for the Road" elle attrapa la rougeole pour que Finney put convoler en justes noces avec Audrey Hepburn. Enfin le moment décisif de sa carrière, la percée: Mia Farrow rompa avec Sinatra et refusait de jouer dans "The Detective". Pour la remplacer on choisit Jacqueline Bisset. Sa fortune était faite. Elle était une "star".

Ensuite vint "Bullitt", "Cul de Sac" "Airport" "La promesse" et son prochain film "Speed" (une sombre histoire de drogués). Le producteur américain Zanuck la rencontra dans le hall d'un hôtel de Londres et décida dix minutes après de lui offrir un contrat pour dix films. "Dans chacun, lui dit-il, vous serez la beauté en détresse". Et ainsi fut-il.

Jacqueline garde de sa vie à Londres un souvenir nostalgique. Avec une amie elle se promenait inlassablement, reniflait, touchait, léchait les vitrines ou s'empiffrait de

gâteaux (elle dut perdre vingt livres à Hollywood).

Depuis trois ans elle vit à Malibu près de Los Angeles avec un jeune acteur canadien, Michel Sarrazin, et consacre ses loisirs à cuire des hamburgers en plein air et à faire du surf. Souvent ses anciens boyfriends viennent se joindre au couple. Jacqueline est restée l'amie de ses anciens soupirants. Le soir, la bande fait un feu de bois, écoute des disques. Son grand problème: elle égare tout, ses clefs, son argent, son carnet d'adresses. "Je suis une étourdie", me dit-elle en croquant son hamburger. Nous sommes assis dans le plus sale, le plus sordide des snacks de New York, en plein East Village. Jacqueline tourne "Speed" près d'ici et n'a pu me rencontrer qu'à l'heure du déjeuner.

— Quelle actrice admirez-vous le plus?

— Jeanne Moreau. Etre mignonne est à la portée de tout le monde. Mais avoir quelque chose dans le ventre et savoir être indépendante, ça a beau...

— On a dit de vous "mieux que Raquel Welch". Que pensez-vous de la comparaison?

— Elle ne tient pas. Nous n'appartenons

pas à la même catégorie. Je ne suis pas et ne serai jamais une "Reine du Sexe". J'entre dans une salle sans qu'on me remarque. Plus tard un homme me trouvera intéressante, peut-être. Mais je ne suis pas sexy pour la foule.

— Vous sentez-vous de votre époque? On a dit que vous n'étiez pas une fille moderne?

— Cela dépend. En général je ne suis pas la mode. J'aime les pull-overs et les jupes en laine. Je ne me maquille jamais. J'aime être naturelle, être femme. Je ne suis pas du tout "Woman's Lib". J'aime qu'on m'ouvre les portes, qu'on me cède sa place. L'idée d'Unisex m'horripile. Je trouve très bien qu'il y ait deux sexes et qu'ils soient comme ils sont. D'autre part et malgré les apparences dans "La Promesse" je ne me suis jamais fait filmer nue. Non pour des raisons de morale mais parce qu'il se serait agi d'une intrusion dans ma vie privée. On doit pouvoir, dans un film, donner l'impression d'être déshabillée de même qu'on doit faire semblant de mourir.

— Eprouvez-vous de la difficulté à entrer dans la peau de vos personnages?

— Non. Les apparences agissent sur

moi. Quand j'avais les cheveux courts, je me sentais garçonne, je marchais même différemment. Je suis instinctive et mon caractère est souple: je m'adapte vite, je change de couleur comme un caméléon.

— Dans le film que vous tournez vous jouez pour la première fois avec Michel Sarrazin. Le fait qu'il soit votre ami intime facilite-t-il ou au contraire rend-il les choses plus difficiles?

— Oh, bien plus difficiles. Feindre de ne pas connaître quelqu'un, le regarder autrement qu'on a l'habitude demande un effort inouï.

— Vous jouez un rôle tragique. Celui d'une jeune New-Yorkaise qui se drogue pour faire plaisir à son ami et qui finit mal...

— Oui, il semble toujours que je finisse mal dans mes films. Dans "Mephisto Waltz" je suis la victime du diable, dans "Airport" je meurs à bord d'un avion qui explose. Dans "Two for the Road" je suis délaissée. Et pourtant, j'aimerais jouer des rôles comiques et en particulier les comédies de Shakespeare.

— Voilà trois ans que vous vivez avec Michel Sarrazin. Etes-vous refractaire au mariage?

— Oui. J'ai vu trop de mariages finir mal. Pourtant j'aimerais avoir des enfants. Je suis une itinérante. Je ne possède rien. Je vis dans une maison louée, à Malibu. Je conduis une voiture louée; autrement dit j'ai peu de biens propres. Et j'aime mon travail. Je ne suis pas prête de le sacrifier pour un homme. Un jour peut-être, plus tard, j'aurai une ferme dans le midi de la France et j'y entasserai des trésors, des tapisseries, de beaux meubles et je passerai mon temps à faire des soupes à l'ail. Dans dix ans peut-être...

— Epouseriez-vous un homme riche?

— Sûrement pas. Que pourrais-je lui apporter?

— Vous méprisez l'argent?

— Non, j'aime pouvoir prendre des taxis plutôt que des métros et faire en cachette des repas succulents dans des bistros "terribles". Et n'avoir pas d'angoisse à la fin du mois pour payer mon loyer. Mais là s'arrête ma cupidité. Au fond je me fiche de la gloire et de la fortune. Je pourrais très bien vivre sans faire de films. A condition d'avoir des amis et de vivre agréablement. Et surtout, librement...